

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde



**RETOUR SUR LE
SOMMET DE LA
FRANCOPHONIE À
DJERBA**

**LE DÉVELOPPEMENT
DE L'EDTECH EN
AFRIQUE**



Journal Officiel de la République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Éducation Nationale et de la Formation Professionnelle
CONNECTIVITÉ DANS LA DIVERSITÉ

Les technologies numériques au service de l'éducation et de la formation en Afrique francophone : Comprendre les grands enjeux, explorer les solutions.

► regards croisés entre acteurs africains & français ►



DOSSIER
Foundiougne :
La culture et la francophonie au cœur des terroirs



PRIX DES CINQ CONTINENTS
Monique Proulx lauréate du Prix des Cinq continents : J'essaie d'écrire des livres réussis



PÉDAGOGIE
Sénégal
Caravane Relieffh : pour plus de filles à l'école



J'aime TOUT de J'aime



Méthode de français pour jeunes adolescents



ACTUALITÉ

Focus
C'est au théâtre, qu'on grandit 2
Hela Hazgui

À lire 4

Écouter, voir 6

Entretien
Trois questions à Omar Sy 8
Propos recueillis par Coumba Diop

DOSSIERS

Dossier réalisé par Emna Ben Jemaa

Retour sur le Sommet de la Francophonie à Djerba 9

Le développement de l'EDTECH en Afrique : une opportunité pour la Francophonie 11

Foundiougne : La culture et la francophonie au cœur des terroirs 14

PASSERELLES

Prix des Cinq continents
Monique Proulx, lauréate du Prix des Cinq continents : J'essaie d'écrire des livres réussis 16
Inès Oueslati

Regard de femmes
Le blanchiment de peau, regard sur soi entre hier et aujourd'hui 18
Dona Biyong

Théâtre
Issam Ayari, L'universel comme thème théâtral 20
Inès Oueslati

Pédagogie
Sénégal, Caravane Reliefh : pour plus de filles à l'école 21
Emna Ben Jemaa

Littérature
Mauritanie, Traversées des territoires 22
Bios Diallo

Éducation

Programme ELAN, Une éducation bilingue pour transformer l'éducation en Afrique 24
Emna Ben Jemaa

Art

Ferid Sanaa, Entre interdisciplinarité et patrimoine, l'art numérique universel 26
Emna Ben Jemaa

L'art féminin arabe est-il féministe ? 28
Oumaima Ben Soltane

Littérature

Cécile Oumhani : L'interculturalité au cœur du parcours littéraire 30
Inès Oueslati

PÉDAGOGIE

Fiche

Karim Kattan, *Le Palais des deux collines* : Quand le temps suspend son vol 31
Inès Oueslati

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs, « Créativité », « diversité », sont les mots clés qui résumant le contenu du numéro que vous tenez entre les mains. Il y a des années que le **Prix des cinq continents** a fêté son âge d'or, celui de la maturité, de la sagesse et de la gloire. En effet, il est l'expression d'une diversité au regard des prix attribués depuis sa création, car beaucoup de cultures sont au rendez-vous dans leur diversité. Toutefois, au-delà de cette distinction, il s'agit de « rendre à l'OIF ce qui lui appartient » – cette institution, vitrine de cette mosaïque de cultures, dont le combat depuis sa création est la promotion de la créativité, de la diversité mais aussi des talents. C'est pourquoi un grand merci au jury pour la rigueur du travail abattu. En définitive dans ce numéro de *Francophonies du monde*, c'est la fête du livre dans sa dimension géographique, temporelle mais aussi pédagogique. C'est aussi la fête de la culture, et, comme disait Ousmane Sow Huchard dans son ouvrage *La Culture, ses objets-témoins et l'action muséologique* : « La culture est toujours action, mais une action qui entraîne une idée de progrès ; elle est le reflet d'actes humains prêts à être mis au service d'une cause. C'est parce que la culture est un perpétuel renouvellement que chaque génération, debout sur les fondements de la Tradition, se doit de la réinventer... »

Baytir Kâ,
président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS!

<input type="checkbox"/> Abonnement NUMÉRIQUE 1 an : 52 euros (6 numéros en PDF interactif du Français dans le monde + 3 Francophonies du monde en PDF interactif + espace abonné en ligne)	<input type="checkbox"/> Abonnement INTÉGRAL 1 an : 105 euros (6 numéros du Français dans le monde + 3 Francophonies du monde + 2 Recherches et Applications + espace abonné en ligne)
<input type="checkbox"/> Abonnement PREMIUM 1 an : 93 euros (6 numéros du Français dans le monde + 3 Francophonies du monde + espace abonné en ligne)	Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS!
+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr / sferrand@fdlm.org

Francophonies du monde n° 12
Supplément au n° 445 du *Français dans le monde* (numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directrice de la publication : CYNTHIA EID – FIPF
Rédactrice en chef : GHADA TOUILI
Relations commerciales : SOPHIE FERRAND
Secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA, INÈS OUESLATI
Maquette : MARINE GOUY
Correction : JULIETTE BAIN-COHEN-TANUGI

Photos de couverture : © DR

© CLE international 2023
Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'Océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdlm.org cbalta@sejer.fr
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIPF - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org secretariat@fipf.org

C'EST AU THÉÂTRE, QU'ON GRANDIT

« Tout petit festival », s'ouvre aux bébés et aux enfants francophones de 18 mois à 6 ans de la région d'Ottawa-Gatineau

Les couleurs dansent sur un tourne-disque, des objets surgissent de sa boîte mystérieuse. Ils se transforment, par un coup de pinceau ou un coup de ciseaux, en contes ou en histoires. Gaston Klaxon raconte, dans un langage inventé, mélange de mots, de sons et de silences, les liens entre les œufs et les semences, les pissenlits et les papillons, les naissances et les croissances dans le pays des merveilles...

C'est ainsi, et sous la baguette magique de ce personnage fictif franco-ontarien, joué par Pier Rodier, le directeur artistique de Vox théâtre, un théâtre francophone d'Ottawa, que les spectacles d'arts vivants, sous forme d'un festival, « Tout petit festival », s'ouvrent aux bébés et aux enfants francophones de 18 mois à 6 ans de la région d'Ottawa-Gatineau

« C'est depuis une vingtaine d'années, que le monde francophone cherche à faire des spectacles pour les tout-petits et à créer des thèmes susceptibles de les intéresser » a confié Pier Rodier à la radio du Pontiac. L'expérience se déroule déjà en Europe, à Toronto et au Québec. Et il était donc temps qu'Ottawa mette la main à la pâte!

Vox théâtre, en collaboration avec Nouvelle Scène Gilles Desjardins, s'est donc lancé dans cette aventure créative en plein milieu de la pandémie. Deux sessions se sont déjà déroulées : la première, 22 avril au 2 mai 2021, qui était exclusivement virtuelle et la deuxième en deux volets : elle s'est débutée, en personne, le 26 et 27 mars 2022 et s'est poursuivie du 4 au 12 juin 2022. La troisième session est en cours de préparation.

Semer le bon grain : curiosité artistique

Le cœur de la programmation est toujours le même : performances de Gaston Klaxon, pièces théâtrales, spectacles de marionnettes, contes, concerts, ateliers ainsi que des conférences et des rencontres entre artistes francophones... Car Vox théâtre se veut toujours fidèle à sa mission : depuis ses quarante-deux d'existence, la compagnie concentre ses activités à l'exploration de différentes formes de jeux théâtraux, à la diversité des expressions musicales et littéraires ainsi qu'à l'élaboration de nouvelles conceptions de décors et de marionnettes.

La réflexion et la recherche figurent aussi parmi ses priorités : la troupe essaye, depuis sa création, de créer divers langages scéniques, adaptés et adaptables à toutes les circonstances. Son objectif principal ? éveiller la sensibilité artistique des tout-petits « *Il est important de semer chez ces enfants, dès leur prime âge, la curiosité artistique et d'élaborer ainsi leur univers imaginaire. Il est aussi important de considérer les enfants de cet âge comme des personnes à part entière qui réfléchissent et qui possèdent ses propres opinions* », explique encore Pier Rodier sur les ondes du Pontiac. Aussi bien dans son mode virtuel qu'en personne, « Le petit festival » vise à amener les enfants à vivre pleinement les spectacles et mordre dans la création artistique à pleines dents. Les enfants ainsi que leurs parents sont appelés à participer aux activités interactives proposées et devenir ainsi une partie prenante du spectacle. L'idée est de créer un moment de partage familial qui tourne autour de la magie des arts vivants.

VOX THÉÂTRE CONSTRUIT SON PUBLIC

Sur les bancs de l'école, Vox théâtre va à la rencontre de son public. Il offre des ateliers de théâtre aux élèves des écoles primaires et secondaires de la région d'Ottawa Gatineau.

Ces ateliers ont pour thèmes, la construction des personnages, l'art du clown, la fabrication de la marionnette et le théâtre de l'objet... Outre l'initiation à la créativité théâtrale et au développement des habiletés artistiques, ces ateliers visent à aider les enfants à avoir une bonne estime de soi et à s'adresser au public en toute confiance. Il favorise le travail en équipe et le respect du soi et de l'autre.

Le théâtre est avant tout un art qui fait grandir et forge la personnalité.



© voxtheatre.ca

LES NUITS DES NEIGES

La pandémie n'a pas été un frein artistique pour la Compagnie Vox Théâtre. Bien au contraire ! elle a encouragé de nouvelles initiatives telles que « les nuits des neiges », une série de contes qui a été inaugurée, en décembre 2021, en plein confinement, et qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

A cette époque, Marie-Thé Morin, artiste comédienne de Vox théâtre, a eu l'idée d'offrir gratuitement, comme cadeau de Noël, aux enfants cloîtrés dans leurs maisons, deux contes théâtraux, enregistrés et disposés en balade sur le site internet de la troupe.

Et les contes continuent à peupler la scène de Vox Théâtre. Ils ne sont plus enregistrés, mais joués sur scène en chair et os. Ils puisent leur intensité de la voix de l'artiste qui par son intonation illustre les images, la musique, la lumière et donne ainsi vie aux personnages et à leurs univers.

Vox théâtre, offre actuellement à son jeune public le conte de Mathieu Renaud, interprété par Gabrielle Brunet-Poirier, avec l'environnement sonore de Pierre-Luc Clément. Il raconte l'histoire de Marie-Marthe, une petite fille de dix ans, qui est une fan de la musique Jean-Sébastien Bach.

Marie-Marthe croit que cette musique sauve des vies. Et « Il y a deux choses dont elle ne se sépare jamais : son violon, et Godzilla, son monstre préféré — qui vit dans son ventre, voyez-vous !!! », lit-on dans le synopsis de la pièce.

Espace de rencontres et d'échanges

« Le tout petit festival » a l'ambition de créer un espace d'une chaleur et de vibration entre les artistes, les mômes et leurs parents. Chaque spectacle est basé sur une communion affective qui se fait par le biais d'interactions, de dialogues et même de silences constructifs. Il a l'ambition de susciter l'émerveillement dans toutes ses formes, la curiosité et le partage.

Même lors de la première session, qui s'est déroulée derrière les écrans, des outils et des objets spécifiques ont été envoyés par la poste aux familles, pour permettre à ces dernières de participer, en direct et derrière leurs caméras, aux activités artistiques proposées, avant, pendant et après toutes représentations.

« Le tout petit festival est conçu pour réunir les familles francophones et les artistes de la région [...] que ce soit pour le

fait français ou pour le fait culturel, c'est tellement important d'utiliser l'art pour s'exprimer et pour construire l'identité », a expliqué Pier Rodier à Radio Canada.

La Compagnie Vox Théâtre est une des quatre troupes théâtrales francophones, fondatrices et résidentes de La Nouvelle Scène Gilles Desjardins à Ottawa (Théâtre la vieille 17, Théâtre Trillium et le théâtre Catapulte). Ces compagnies se sont réunies, en 1999, pour créer un espace de rassemblement de l'art francophone au cœur de la capitale canadienne. Ce lieu a été dédié, à l'origine, au théâtre, mais au fil des ans, il s'est ouvert à la danse, à la musique, au cinéma et aux arts visuels.

Dans ces lieux, donc, l'art se raconte en français par le mouvement du corps et l'écllosion de l'imaginaire. La Compagnie Vox Théâtre s'est donnée comme mission de permettre aux tout-petits de s'évader du réel par l'imaginaire, par des voix qui chantent les mots et par une musique qui racontent les sons.

« Le théâtre est l'imagination en action ; il est un ami, un voyage, un suspense, un éclat de rire et un frisson... Au théâtre, on comprend la vie et c'est au théâtre, qu'on grandit », précise le directeur artistique sur les pages du site de la troupe.

Pour en savoir plus : <https://voxtheatre.ca/>

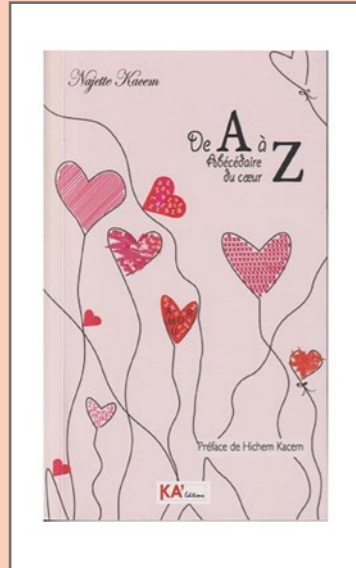


© voxtheatre.ca

POÉSIE

NAJETTE KACEM

Quand les lettres égrènent des notes d'espoir



Najette Kacem, De A à Z. Abécédaire du cœur, KA Editions

Égrenées, une à une, de la plume de la journaliste tunisienne Najet Kacem, les lettres de l'alphabet de la langue française constituent un « abécédaire du cœur », bien particulier : De A à Z est plus qu'un recueil de poésie libre, il se présente comme un manuel de vie, où l'on apprend à sentir la douceur de la brise, la beauté de la lumière et la chaleur d'un regard. En un mot, il contient l'essence d'une joie, d'un bonheur et d'une quête de vérité, capable de panser les

plaies de l'âme et de guérir les maux de l'existence.

Cet abécédaire est composé de petits textes qui racontent des histoires inspirées des lettres de l'alphabet, dans leur ordre usuel. Chaque lettre accouche d'un ou plusieurs thèmes qui ont insufflé à Najet Kacem, dans un élan de créativité sincère et spontané, l'envie de partager un espoir et un souffle de vie. Dans ce flot de mots, elle dépeint les désirs, les rêves, les échecs et les réussites...

De A à Z contient Amour, Absence, Amitié, Bonheur, Contes, Douceur, Carpe diem, Dieu, Écriture, Fée, Guerre, Humanité, Instinct, Je, Karma, Lecture, Mot, Non-dit, Ogre, Paix, Quête, Rêves, Reste Solitude, Temps, Union, Vie, Vent, Vieillesse, Walkyries, Xénophilie, le Yin et le Yang, Zénitude...

À chaque thème, une voix, un ton et un univers qui lui est propre. « J'ai surfé au gré des vagues de mes idées. Parfois, je me suis dénudée, et tant d'autres, je me suis cachée derrière des mots », nous confie-t-elle dans sa préface. Comme une vraie alchimiste du verbe, l'autrice a distillé des émotions, goutte à goutte, pour aller chercher loin dans les méandres de son être.

Au fil des pages, elle brise les chaînes du silence qui a accompagné sa vie et elle se révèle lettre par lettre et mot par mot. Elle se dévoile ainsi, avec beaucoup de courage, dans son intimité la plus profonde. « En écrivant (E comme Écriture), on fait déverser des mots susurrés par un imaginaire provenant de nos abysses... En écrivant, on s'accroche à sa plume méditative qui devient un radeau et on flotte pour accoster sur la rive de la vie », écrit-elle.

La vie (inspirée de la lettre V) est pour elle, un mot ou une promenade à travers les idées que l'on effeuille comme les pétales d'une marguerite, une à une, en gardant à chaque instant l'espoir d'une fin heureuse : elle « une naissance », « une course haletante » ou « un réveil », « un commencement », « une découverte inattendue ». Alors que la mort est tout simplement un non-dit (inspiré du N), un « couteau aiguisé qui écorche nos pensées », « une gangrène » qui ronge les tréfonds de l'âme ; « dire apaise les âmes torturées ».

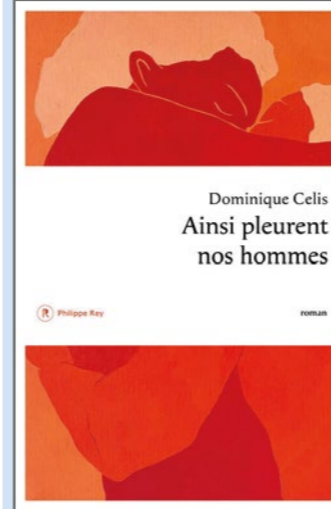
C'est pour cette raison que Najet Kacem a choisi d'écrire pour décrire l'amour, avec la lettre A, où les âmes se mirent dans le regard croisé et qui se déshabillent dans un univers féerique. Elle voit le bonheur, dans la lettre B, un bonheur qui « se réveille à l'aube et coule comme la rosée derrière les montagnes pour renaître rassasié. Il meurt avec les rêves avortés mais il a le goût de chaque plaisir consommé ». La douceur vient de la lettre D, à travers laquelle, les mots doux sont déversés comme « une pluie qui étanche la soif d'une terre desséchée ». C'est par la douceur, que l'on meuble la solitude et par la couleur que l'on voit Dieu : « les couleurs de l'arc-en-ciel, le bleu du ciel, le vert des feuillages, l'éclat du soleil... ».

Najet croit à la magie des trésors cachés dans la pétillance des étoiles et elle lutte, avec les mots, contre les ténèbres du silence qui engloutissent l'espoir et aveuglent les regards. Pour elle, il suffit d'entendre les murmures d'un cœur sincère pour sentir l'existence des fées, comme la lettre F, sel de la vie, sève de l'existence, guide dans la nuit... Ces êtres magiques ensemencent en nous les graines de l'espoir et nous protègent des aléas de notre destinée », écrit-elle... Un livre à lire de A à Z...

■ Hela Hazgui



PREMIER ROMAN



Ainsi pleurent nos hommes, de Dominique Celis, éditions Philippe Rey.

L'IMPOSSIBLE OUBLI

Née au Burundi, d'une mère rwandaise et tutsie et d'un père belge, professeur de mathématiques, Dominique Celis a grandi dans ses jeunes années au Rwanda, avant de vivre, adolescente, au Congo-Kinshasa. Elle s'envolera ensuite à 16 ans pour la Belgique, pays dans lequel elle s'installera durant vingt ans. Aujourd'hui, Dominique Celis vit au Rwanda depuis une dizaine d'années, dans ce pays où les anciens bourreaux et les victimes continuent à se côtoyer.

Un juste retour aux sources pour cette agrégée de philosophie, toujours hantée, près de trente ans plus tard, par la tragédie. N'a-t-elle pas publié *Générateurs de survivants ! La question du génocide des Tutsi*, un essai vibrant paru en 2012 ? Dans *Ainsi pleurent nos hommes*, son premier roman, enragé et sensuel à la fois, elle aborde le génocide rwandais par le prisme du corps des femmes, corps-objet profané. « J'écris pour ne pas mourir », confie celle qui a recueilli des dizaines de témoignages de survivants et qui se considère parfois comme un « corps caveau », chargé de tous ces morts du génocide. Et ce, malgré une enfance qu'elle décrit pourtant comme solaire dans la région des Grands Lacs.

Dans ce premier roman, elle ne raconte pas seulement le défi du vivre-ensemble et de la réconciliation alors que les plaies demeurent à vif. À travers des voies détournées, la romancière évoque une passion fixe, obsessionnelle, qui se passe en 2018. Erika, qui a fui son pays natal un an avant le génocide des Tutsis en 1994 et qu'elle retrouve en 2013, écrit, tout au long de l'année 2018, une quarantaine de lettres à sa sœur Lawurensiya. À cette dernière, qui a choisi de ne pas y retourner, elle confie sa passion pour Vincent, avec qui elle a rompu. Ces lettres à sa sœur sont un moyen « d'exorciser de son corps » un amour-dévastation qui l'habite toujours. Erika raconte son histoire, mais également celle des êtres fragiles auxquels elle est attachée, qui eux aussi tentent de vivre. Avec James, son frère *second hand*, Manzi, le séduisant karatéka, Maman Colonel, Tonton Damas, les cœurs débordants comme la mousse des bières décapulées au bar L'Église, ils reconstruisent une nouvelle famille qui illumine ce roman. ■ Coumba Diop

Extrait

Rwanda, chacun de nous doit revenir à soi et se réconcilier avec lui-même.
[...] C'est exactement cela. Rentrer vingt ans plus tard au pays, en pleine effervescence exaltée de la Reconstruction, c'était découvrir que dorénavant, le passé est devant soi.
Ce fait, jamais je ne l'avais anticipé.

LIVRE

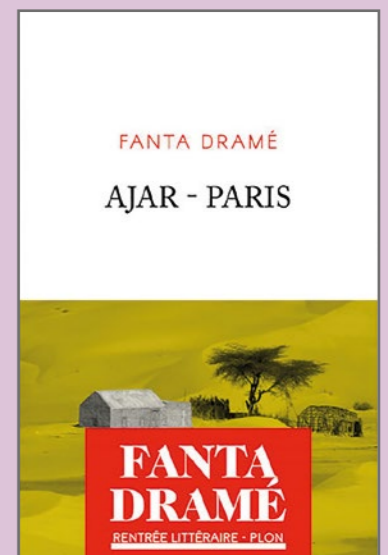
FANTA DRAMÉ

France-Mauritanie

Fanta Dramé est professeure de français à Pantin, en Seine-Saint-Denis, en France. Son père est originaire du village d'Ajar, au Guidimakha, dans le sud de la Mauritanie. Elle n'a connu cette localité qu'à travers les conversations des parents recevant des convives. Et ne verra la contrée qu'à l'occasion d'un événement malheureux : le décès de sa grand-mère.

La petite-fille fait partie du voyage pour le rapatriement du corps de la défunte. Une plongée, pour elle dans la réalité des récits qu'elle, ses frères et sœurs entendaient dans le salon familial de Paris. Mais ce qu'elle découvre est à mille lieues de ce qu'ils se représentaient sur leur terre d'origine ! Elle observe, telle une extraterrestre, l'ambiance autour d'elle et écoute coasser les grenouilles, en fond sonore musical !

Passé les surprises devant ce dénuement jusqu'à son « Coca-Cola », Fanta Dramé décide d'investiguer sur la vie de son père. Pas seulement. Ajar-Paris (Plon, 2022) est un roman sur les racines : la migration, ses valeurs et ses défis. Captivant et sans pathos ! ■ Bios Diallo



Ajar-Paris, de Fanta Dramé, éditions Plon.

OBATANGA, UNE SÉRIE TÉLÉVISÉE QUI ENCHAÎNE LES SUCCÈS

Le savoir-faire panafricain enchaîne les succès

La série ivoirienne Obatanga a remporté le Prix de la meilleure fiction francophone étrangère au Festival de Luchon qui s'est tenu du 31 janvier au 5 février.

Cette coproduction de Canal Plus International et de la société de production, Plan A, était la seule création africaine primée lors de cette 25^{ème} édition de l'événement récompensant les meilleurs films, séries documentaires et formats courts francophones.

Il s'agit d'un thriller réalisé par l'ivoirien Alex Ogou qui s'est illustré par des séries à succès comme Invisibles ou Cacao et qui enchaîne les projets, depuis la création de sa société de production Plan A en 2020. Obatanga a été réalisée d'après un scénario du Camerounais Henri Melingui, un passionné de cinéma qui en est à ses premières expériences dans le secteur audiovisuel.

Ce projet est, également, le résultat du travail d'une équipe technique de soixante personnes et d'une cinquantaine d'acteurs venant d'une dizaine de pays.

Les six épisodes de cette première partie sont, en effet, portés par un casting majoritairement africain parmi lequel on retrouve deux monuments des cinémas : l'Ivoirien Sidiki Bakaba et le Béninois Tola Koukoui qui interprètent les rôles d'hommes de pouvoir. A l'affiche aussi un talent montant du cinéma ivoirien, Arthur Longville, et l'acteur togolais et ghanéen, Roger Sallah, sacré meilleur acteur Ouest africain et médaillé d'Or aux Sotigui Awards (festival organisé au Burkina Faso et récompensant les talents du cinéma africain).

A noter que la série fait partie de la sélection officielle de la 28^{ème} édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (FESPACO). Obatanga n'en a donc pas fini de cueillir les succès. ■ Inès Oueslati



DÉCHÉANCES, UN EXEMPLE DES SUCCÈS AUDIOVISUELS EN AFRIQUE

Déchéances est une série télévisée sénégalaise que le public a découvert sur Sunu yeuf, une chaîne diffusant ses programmes (composés de séries et de pièces de théâtre sénégalaises) sur Canal Plus.

Exposant des sujets sensibles en lien notamment avec des problématiques sociétales contemporaines, cette production sénégalaise fait suite à de nombreux succès produits par la même maison : Marodi TV.

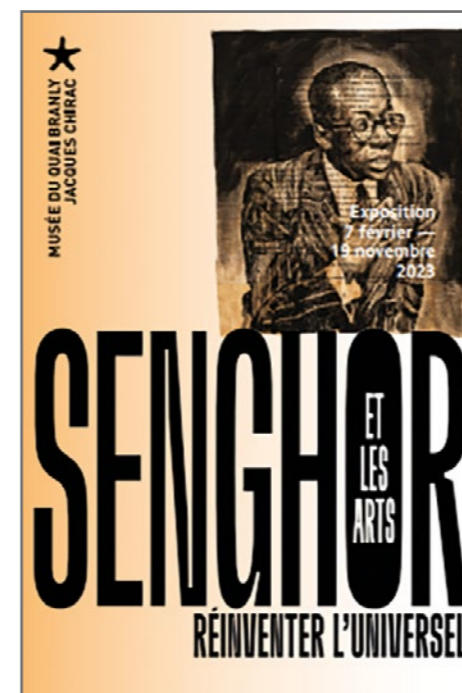
Tout au long de ses cinquante épisodes de 26 minutes chacun, Déchéances suit le parcours de personnages féminins en proie aux tentations. Les intrigues sont construites autour de la vie estudiantine à Dakar et dépeignent des phénomènes sociaux et des tragédies humaines entre espoirs et désillusions.

Cette série a été écrite par cinq scénaristes et réalisée par Baye Moussa Seck. A son affiche, des talents féminins confirmés et émergents qui incarnent le nouveau visage de la scène audiovisuelle de leur pays.

Attirant un grand nombre de téléspectateurs, les séries réalisées en langues locales permettent de mettre en avant les talents d'acteurs et les capacités techniques au sein du continent. Elles sont l'occasion de dynamiser le secteur audiovisuel dans différents pays africains. Traduites ensuite en langue française, ces productions voyagent et exportent le succès africain par le petit écran. ■ Inès Oueslati

SENGHOR ET LES ARTS

Une exposition hommage à la pensée senghorienne



L'exposition « Senghor et les arts. Réinventer l'universel » met à l'honneur le chantre de la « négritude » et de la valorisation des cultures d'Afrique.

Cet événement se déroule au musée du Quai-Branly - Jacques-Chirac et rassemble différents documents liés à la vie et aux réalisations de l'ancien président du Sénégal. Textes, interviews, essais, photographies et reproductions

d'œuvres d'art retracent le parcours de l'homme d'État et mettent en lumière sa pensée fédératrice.

Hommage à l'allure de « manuel de la pensée senghorienne », l'exposition illustre la volonté d'échange et de métissage culturel que prônait l'intellectuel sénégalais.

Né en 1909 et décédé en 2001, Léopold Sédar Senghor a été présidé aux destinées du Sénégal de 1960 à 1980. Il a occupé différentes fonctions importantes dans son pays et à l'étranger dans le cadre de sa carrière politique et diplomatique. Écrivain et poète, il a été l'un des chefs de file de la « négritude », courant d'idées politiques et littéraires qu'il définissait comme « l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire ». Grâce à ses actions en faveur de la diplomatie culturelle, Senghor a œuvré à la mise en place, à l'échelle internationale, d'un intellect africain capable d'écrire son histoire. Par ses écrits, il a esquissé les idées fondatrices d'une poésie de la négritude et inspiré la littérature francophone, que son style et ses valeurs continuent d'habiter.

S'Y RENDRE...

Musée du Quai-Branly - Jacques-Chirac, galerie Marc-Ladreit-de-Lacharrière.

Du mardi 7 février 2023 au dimanche 19 novembre 2023.

De 10 h 30 à 19 heures, nocturne le jeudi jusqu'à 22 heures.

ENTRE LES MAINS DE BONNES FÉES

L'exposition « Senghor et les arts. Réinventer l'universel » a bénéficié du soutien du mécène et homme d'affaires français Marc Ladreit de Lacharrière. Trois noms de la scène culturelle en ont été les commissaires : **Mamadou Diouf**, historien, directeur de l'Institut d'études africaines à l'université Columbia, aux États-Unis ; **Sarah Lignier**, responsable des collections mondialisation historique et contemporaine au musée du Quai-Branly - Jacques Chirac ; et **Sarah Frioux-Salgas**, responsable des archives et de la documentation des collections à la médiathèque du musée du Quai-Branly - Jacques Chirac.

Par souci de réalisme, l'exposition aborde également les critiques que la vie et l'œuvre du grand homme ont pu susciter, même si de nombreux intellectuels d'Afrique le prennent encore pour exemple. ■ Inès Oueslati



▲ L'oiseau mystique. D'après une maquette des années 1970, tapisserie tissée aux manufactures sénégalaises des arts décoratifs de Thiès



TROIS QUESTIONS À OMAR SY

Dans *Tirailleurs* du réalisateur Mathieu Vadepied, Omar Sy interprète Bakary, un père qui accompagne en France son jeune fils, Thierno, enrôlé de force comme soldat durant la guerre de 1914-1918. Il nous parle de ce film intense et immersif qui lui tient particulièrement à cœur.

Comment est née l'idée du film *Tirailleurs* ?

Mathieu Vadepied, le réalisateur qui était le chef opérateur du film *Intouchables*, dans lequel j'avais joué en 2011, avait déjà évoqué cette idée de film durant le tournage. Il m'avait demandé ce que j'en pensais et si je me voyais l'interpréter. Cette discussion s'est poursuivie ainsi pendant dix ans. L'idée a d'abord pris forme sur dix lignes, ces dix lignes se sont transformées en synopsis, puis finalement en scénario. À l'époque où il m'en parlait, j'aurais pu interpréter le rôle de Thierno, mais le temps a passé et j'ai finalement joué le rôle du père. Cela s'est fait tout doucement, avec le temps.

Dans le film, vous vous exprimez en langue peule. Cela a-t-il été difficile ?

Non, parce que mes deux parents parlent peul et que c'est une langue qu'on pratiquait à la maison. Le fait de l'avoir entendue dès mon plus jeune âge a forcément créé des automatismes. Et ces automatismes m'ont conduit de façon inattendue à proposer quelque chose de nouveau et à révéler une part de moi-même, car c'était la première fois que je parlais peul à l'écran. Au départ, il était prévu que je joue en parlant français avec un accent. Mais je me suis dit qu'avec mon background de comique, jouer avec un accent allait être un problème. C'est la raison pour laquelle nous avons finalement opté pour un père qui ne parlerait ni ne comprendrait le français. De plus, c'était une bonne manière de plonger Bakary dans un univers qu'il ne connaissait pas et ainsi donner plus d'étoffe à l'histoire. Je suis très content du résultat.

Était-ce facile de se glisser dans la peau de Bakary ?

C'était un long trajet entre ce que j'avais l'habitude de faire et ce que représente le personnage de Bakary. Mathieu a d'ailleurs dû me rappeler plusieurs fois à l'ordre, car mon interprétation devait être minimaliste. Néanmoins, ce qu'est Bakary, son caractère,

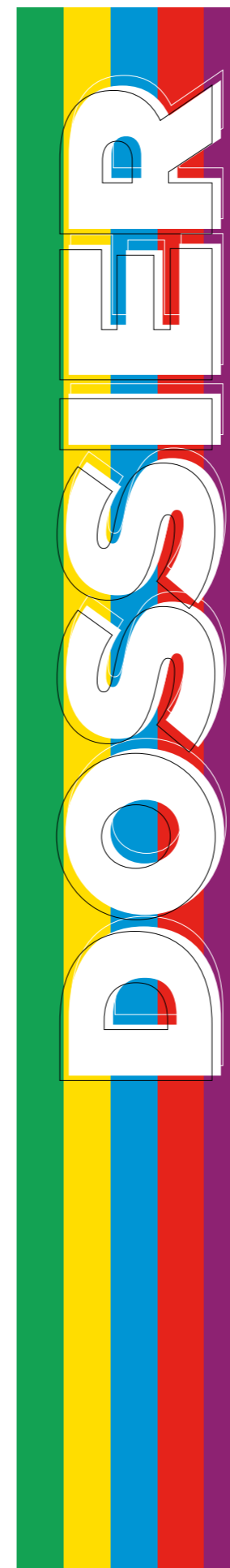
ses valeurs, le fait de jouer en peul, sont des paramètres qui m'ont beaucoup aidé à obtenir ce résultat. Mathieu me poussait à aller dans le détail, et tout cela était nouveau pour moi, les horizons, les territoires et même mes silences, alors que d'habitude les silences m'effraient.



Raconter cette histoire, est-ce une forme d'engagement politique ?

Je parlais plus d'engagement civique que politique. Mathieu m'a interpellé avec cette question : « Et si le soldat inconnu était un tirailleur ? ». Je me suis alors dit : « Comment n'ai-je jamais pu penser à cela ? ». Cette question m'a vraiment

taradé et j'ai eu envie qu'elle travaille tout le monde. C'est ainsi que je me suis rendu compte qu'il n'y avait rien dans mon apprentissage, mon parcours, qui pouvait m'amener à me poser cette question. Ma contribution civique, c'est de pouvoir, à travers le cinéma, raconter l'histoire de tous les soldats. Le soldat inconnu clôt le film, et ce n'est pas anodin car il représente tous les soldats qui se sont battus pour la France. Et l'idée, c'était de les mettre tous sur un pied d'égalité. Dans le film, il était important de souligner que, si nous n'avions pas la même mémoire, notre histoire était commune. Et c'est la somme de toutes nos mémoires qui fait la grande histoire.



RETOUR SUR LE SOMMET DE LA FRANCOPHONIE À DJERBA

DOSSIER RÉALISÉ PAR EMNA BEN JEMAA



Les 19 et 20 novembre 2022, l'île de Djerba a accueilli une trentaine de chefs d'État et de gouvernements membres de la Francophonie, et des délégations venues du monde entier pour participer au XVIII^e Sommet de la Francophonie. Deux journées au cours desquelles les leaders francophones ont discuté de l'avenir de la francophonie et des enjeux mondiaux pertinents pour les pays membres de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF). De nombreux chefs d'État étaient présents, tels que le président français, Emmanuel Macron, le Premier ministre canadien, Justin Trudeau, et le président sénégalais, Macky Sall. Kais Saïed, président du pays hôte, la Tunisie, a accueilli ses homologues. Lors de la cérémonie d'ouverture, le Premier ministre arménien, Nikol Pachinian, qui avait accueilli le précédent sommet, en 2018, a cédé la présidence à Kais Saïed. L'accès au lieu de rencontre des chefs d'État était placé sous haute sécurité, même si certains d'entre eux ont pu sortir et visiter l'île. Au cours du sommet, de nombreux présidents et premiers ministres ont

exprimé leur engagement en faveur de la francophonie et de la coopération entre les pays francophones. Plusieurs textes importants ont été adoptés qui définiront la feuille de route de l'OIF pour les quatre prochaines années.

Djerba, terre d'accueil

Le Sommet de la Francophonie a été bien plus qu'une réunion de dirigeants des pays membres de la Francophonie. Île de coexistence pacifique entre les religions et les civilisations, Djerba s'est révélée une terre d'accueil pour les francophones du monde entier, qui ont pu s'y rencontrer et échanger. En effet, toute l'île a vécu au rythme du sommet. Les participants à l'événement disposaient d'un badge d'accès pour transiter sur la route touristique. Cependant, le Village de la Francophonie était ouvert à tous.

Les événements annexes qui se sont étalés sur une semaine ont permis aux habitants de l'île de découvrir leur propre culture et celles d'autres pays francophones. Des élèves des écoles primaires ont même pu visiter un musée pour la première fois,

grâce à l'accès gratuit offert pendant l'événement. Au détour d'un café, on pouvait apercevoir des ministres, des écrivains, des hommes d'affaires, des journalistes et des artistes échanger dans cette langue de culture et d'échange qu'est le français.

Une Francophonie plus influente et moderne

Le Sommet de la Francophonie à Djerba a été le théâtre de débats francs et riches entre les leaders francophones, qui ont abordé le numérique, l'éducation, la coopération économique, la lutte contre la pauvreté, la santé, l'environnement et autres sujets importants. Concernant l'éducation, enjeu majeur, des engagements de coopération ont été pris pour renforcer les systèmes éducatifs, promouvoir l'accès à l'éducation pour tous et renforcer la démocratie et les droits humains dans les pays francophones.

Une déclaration sur la langue française dans la diversité linguistique de la Francophonie a également été signée, visant à promouvoir l'utilisation du français grâce à un enseignement et à une formation de qualité.

Le sommet a abouti à la mise en place de plusieurs initiatives concrètes pour renforcer la coopération dans les domaines du numérique, de la culture, de l'économie et de la coopération internationale. Le cadre stratégique de la francophonie, jusqu'à 2023, a été adopté pour définir la francophonie de l'avenir et des ambitions communes. Les signataires de la 18^e Conférence des chefs d'État et de gouvernement de l'OIF se sont engagés à maintenir le français comme la langue officielle ou de travail dans les organisations internationales et régionales où elle a déjà ce statut. Ils se sont également penchés sur l'économie, le numérique, l'innovation et les sciences, ainsi que la culture, les médias et la communication. L'OIF s'engage à soutenir la mise en œuvre de ces engagements.

LES OBJECTIFS STRATÉGIQUES 2023-2030

Les objectifs stratégiques 2023-2030

1. Renforcement de l'influence des francophones dans le monde, à travers une diplomatie francophone d'influence, culturelle, économique et scientifique
2. Renforcement de l'usage et de l'enseignement de la langue française dans le monde
3. Promotion de la diversité culturelle et linguistique dans le monde
4. Faire de la francophonie un espace de paix et de stabilité
5. Faire de la francophonie un laboratoire de coopération stratégique et innovant

La « déclaration de Djerba », adoptée lors de la conférence, vise à renforcer la coopération et la solidarité entre les membres de l'OIF pour faire face aux défis mondiaux et améliorer la qualité de vie des populations. Les pays se sont engagés à promouvoir le numérique en tant qu'outil pour atteindre les objectifs de développement durable dans l'espace francophone. La Stratégie de la Francophonie numérique 2022-2026 vise à accélérer la transformation numérique de l'espace francophone et, en particulier, à en faire bénéficier les jeunes et les femmes.

Le président Kais Saïd a salué cette déclaration, reflet d'un « esprit constructif et ouvert et d'un climat de confiance pour une collaboration plus forte vers un avenir conforme aux aspirations de l'humanité entière ». Une « résolution sur les situations de crise, de sortie de crise et de consolidation de la paix dans l'espace francophone » a également été élaborée pour définir les positions communes au sein de l'OIF sur les grands enjeux mondiaux et les situations de crise dans l'espace francophone.

Considéré comme une réussite par les experts, ce sommet a mis en lumière l'importance de la coopération et de la solidarité entre les pays francophones, dont il a souligné l'engagement à collaborer pour construire un meilleur avenir pour tous.

Le prochain sommet se déroulera en France, en 2024.



▲ Une fillette tunisienne, portant l'habit traditionnel djerbien, posant devant l'affiche du sommet de la francophonie à Djerba.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'EDTECH EN AFRIQUE :

une opportunité pour la Francophonie

Plusieurs conférences importantes se sont déroulées en marge du XVIII^e Sommet de la Francophonie. Business France et France EduNum International (Feni) ont organisé un colloque sur le thème : EdTech et Francophonie.

L'événement s'est tenu le 19 novembre 2022 au Village de la Francophonie et a rassemblé des institutionnels français, des décideurs africains et des experts de l'edtech francophones. L'edtech désigne les entreprises spécialisées dans les nouvelles technologies pour l'éducation. En concordance avec le thème et les objectifs du sommet, à savoir « La connectivité dans la diversité : le numérique, vecteur de développement et de solidarité dans l'espace francophone », ces entreprises cherchent à faciliter l'accès à la technologie et à la mettre au service de l'apprentissage, plus particulièrement dans l'espace francophone.

Cette conférence a été un excellent espace d'échange d'expérience et de réseautage. Elle a réuni plus de 200 participants, dont 30 entreprises françaises exerçant leur activité dans l'edtech dans l'espace francophone, ainsi que des experts de l'éducation, de la formation et du numérique éducatif en provenance de la francophonie africaine, notamment du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, du Maroc et de la Tunisie.

Vers les métiers du numérique

Le numérique au service de l'employabilité était l'un des thèmes des tables rondes organisées en présence d'Henri Verdier, ambassadeur de France pour les affaires numériques ; d'Aboubacar Sy, conseiller spécial communication et digitalisation de la Conférence des ministres de l'Éducation des États et des gouvernements de la Francophonie (Confemen), et de Wala Kasmi, fondatrice et dirigeante de l'EdTech tunisienne WeCode Land.

« Le numérique apporte de nouvelles méthodes de collaboration humaine, qui nous permettent de dépasser certaines limites », a expliqué Wala Kasmi, dont la start-up travaille précisément sur l'amélioration de l'employabilité pour s'adapter au marché du travail. Sa start-up WeCode Land offre des formations adaptées au profil et aux besoins de l'apprenant, à travers un réseau de formateurs certifiés. Elle accompagne les jeunes en recherche d'emploi ou en reconversion professionnelle vers les métiers du numérique. « Notre activité la plus importante à WeCode Land est la formation accélérée des jeunes pour qu'ils réussissent leur transition numérique et puissent avoir un accès immédiat et pratique aux outils



du marché du travail. Grâce à une plateforme en ligne, nous pouvons proposer notre expérience d'apprentissage à des centaines de milliers de personnes à travers le monde, tout en gardant l'aspect présentiel de la formation», explique Wala Kasmi.

Dans la continuité de ses activités, et dans le cadre du programme D-Click de l'OIF, WeCode Land a participé à la formation gratuite de 100 jeunes dans les trois métiers les plus demandés dans deux gouvernorats tunisiens. Wala Kasmi avait reçu le prix de l'innovation sociale pour l'inclusion économique des jeunes en France en 2018. Elle croit en l'importance du numérique pour que les jeunes prennent leur avenir en main et trouvent eux-mêmes des solutions au chômage. «Les nouvelles technologies et la numérisation sont des facteurs de développement pour les personnes et les entreprises. En étant connecté, l'impact est multiplié», a conclu Wala Kasmi.

Les deux autres tables rondes ont porté sur «les enjeux du numérique au service de l'éducation et la formation» et sur l'impact de l'edtech pour «porter l'éducation et la formation vers de nouveaux territoires».

Des défis à relever

Il ressort de ce colloque que le développement des outils numériques pour l'éducation, la formation professionnelle et l'acquisition des compétences de demain sont des défis communs aux pays de la Francophonie. Ces défis doivent tenir des enjeux des connectivités, le manque d'infrastructures et les coûts relativement importants des ordinateurs, smartphones et logiciels pour les jeunes en Afrique.

«Le numérique est incontestablement un outil essentiel pour améliorer l'apprentissage, le rendre plus efficace, plus accessible et mieux adapté aux exigences de l'ère technologique. Cependant, nous devons adapter les solutions aux réalités du terrain, tout en les accompagnant dans le processus de transformation numérique», a déclaré Akram Beji, directeur de Medianet, une agence spécialisée en transformation digitale intervenant en Afrique. «Au-delà de la qualité des débats, ce colloque propose une excellente opportunité de réseautage, d'échange et de développement de possibilités de coopération et de partenariat», a-t-il conclu.

En effet, les débats ont continué au-delà du colloque, ouvrant de nombreuses perspectives de collaboration dans l'espace francophone pour améliorer l'accès de tous à l'éducation et au numérique.

Le colloque était l'occasion pour France EdNum International de présenter le livre blanc Les Technologies numériques au service de l'éducation et de la formation en Afrique francophone. L'ouvrage aborde les enjeux de la digitalisation sur le continent africain à travers des expériences abouties. Des experts et acteurs publics, privés ou associatifs de l'éducation et de la formation y livrent leurs témoignages et présentent des solutions numériques appliquées et réussies, pour aboutir finalement à un ensemble de regards croisés sur les différentes possibilités pour réussir le défi de la digitalisation en Afrique.

Le livre aborde également les thèmes de l'inclusion, du développement, du multilinguisme et des politiques en faveur de l'éducation et du numérique en Afrique.

Les solutions proposées par ces experts sont très diversifiées, mais elles s'adaptent toutes au contexte des pays.

À titre d'exemple, Tarek Chehidi, responsable mondial du pôle «Avenir du travail et du secteur public» du réseau Teach For All, a partagé une expérience à Nador, au Maroc, pendant la crise sanitaire, où les parents ont utilisé WhatsApp pour échanger des données et permettre à leurs enfants de continuer d'étudier à distance. Les parents ayant des smartphones ont pris en charge la distribution des données à ceux qui n'en avaient pas.

La fracture numérique en Afrique est importante, avec un accès limité à l'ordinateur et à Internet pour une grande partie de la population. Cela a des répercussions sur l'éducation et la formation, nécessitant une réflexion collective pour s'adapter aux réalités locales. Selon le rapport de 2021 de l'Union internationale des télécommunications (UIT) sur la connectivité dans le monde, seulement 33 % de la population en Afrique utilisait Internet, contre 63 % pour la moyenne mondiale, et 9 enfants sur 10 en Afrique subsaharienne n'ont pas accès à Internet.

L'objectif du livre blanc et du colloque était de parvenir à une stratégie commune pour le numérique éducatif en Afrique.

«La crise sanitaire a souligné l'importance des technologies numériques pour l'enseignement et la diffusion des ressources éducatives. Nous devons aborder collectivement ces défis par le biais de projets qui favorisent la co-construction de solutions numériques éducatives en collaboration avec les acteurs locaux», a exprimé Henri Verdier. «Cette rencontre est une occasion d'échanger des bonnes pratiques, d'identifier les obstacles et de lancer de nouveaux projets pour faire de la Francophonie un espace de coopération étroite dans le domaine du numérique éducatif», a-t-il conclu. ■ EMNA BEN JEMAA



© DR

Sommet OIF de la Francophonie de Djerba en Tunisie - Novembre 2022
CONNECTIVITÉ DANS LA DIVERSITÉ

Les technologies numériques au service de l'éducation et de la formation en Afrique francophone : Comprendre les grands enjeux, explorer les solutions.

▶▶ Regards croisés entre acteurs africains & français ▶▶

LIVRE BLANC DISTRIBUÉ PAR FENI (FRANCE EDUNUM INTERNATIONAL) LORS DU COLLOQUE «EDTECH & FRANCOFONIE» DU 19 NOVEMBRE 2022

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE | MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES | MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE | FRANCE ÉDUCATION INTERNATIONAL | INSTITUT FRANÇAIS | AFD | AFINEF | EdTech France

FOUNDIOUGNE : LA CULTURE ET LA FRANCOPHONIE AU CŒUR DES TERROIRS

Foundiougne est une vieille ville du Sénégal, logée sur le bras de mer Le Saloum, au bout d'un archipel unique au monde qui n'envie rien à la Polynésie. Au début du XX^e siècle, en 1917, alors que s'anime et s'essouffle à la fois la Grande Guerre, la cité est érigée en commune, consacrant alors, ainsi, sa position de métropole dans le pays, singulièrement dans cette riche région du Sine-Saloum, terre de « paysans, pasteurs et pêcheurs », ces trois P si chers au poète-président Léopold Sédar Senghor. La mangrove y pousse, verte et odorante, vivier florissant de ce que la mer offre si généreusement. Et les *tann*, étendues de terres nues et salées, se muent en terrains de jeu divers qui font la joie des jeunes et en théâtre de langoureux prélassements pour les troupeaux de bœufs allant ou revenant des immenses prairies alentour.

L'école de Foundiougne a cent vingt-sept ans. Elle est venue s'ajouter aux *daara* de grands érudits musulmans et à l'Église catholique pour, ensemble, participer à former un *Homo foundiougne* parfaitement intégré à son

environnement culturel. Celui-ci est fait de particularités jumelées, d'une pluralité avenante, le tout porteur d'une culture qui favorise la créativité. Le patrimoine matériel et immatériel, legs précieux des anciens et qui continue de se constituer, reste un référentiel adossé aux valeurs qui identifient et assurent, à la fois, la permanence ou la continuité et la construction de l'avenir. Devrais-je y ajouter les levers et couchers du soleil par-dessus l'arc du pont Nelson-Mandela, splendide de majesté et qui, comme au sortir d'un rêve insensé, facilite la mobilité dans la région et vers les pays limitrophes de Gambie et de Guinée ?

Pour être une terre de culture, Foundiougne n'en manquait pas moins, comme beaucoup de villes de l'intérieur du Sénégal, d'infrastructures qui permettent la création et la diffusion de la culture. Seules Dakar et les grandes villes, comme les capitales régionales, bénéficient généralement de ces commodités qui, bien réparties dans le pays, serviraient à créer l'équilibre et à assouvir le besoin d'équité territoriale.



▲ Les éditions Nathan International représentées par leur directrice, Ghada Touilli, ont offert des ouvrages à la maison de la culture et de la francophonie de Foundiougne.

C'est dans le souci de pallier ce manque que la Maison



de la culture et de la francophonie (MCF) a été érigée. Le 20 mars 2022, la Maison a été inaugurée par Abdou Latif Coulibaly, ministre et secrétaire général du Gouvernement, de surcroît éminent écrivain, romancier et essayiste, en présence du recteur Christian Philip, coprésident du Réseau des Maisons de la francophonie et de nombreuses personnalités dont le préfet, Ousseynou Mbaye, et le maire, Thiémokho Ndiaye.

Espace convivial de rencontres, la Maison de la culture et de la francophonie de Foundiougne ambitionne de promouvoir l'esprit et l'excellence, d'être un terreau pour l'éclosion et le rayonnement de talents, et un centre de recherche et d'animation pour tout ce qui relève du patrimoine matériel et immatériel de cette partie du Sénégal.

D'abord, encourager le livre et la lecture. Une bibliothèque, qui s'enrichit de jour en jour grâce aux bonnes volontés, est ouverte à tous, sans contrepartie autre que de lire et... d'écrire. Hommage soit rendu aux donateurs généreux et volontaires, aux partenaires comme les éditeurs, les auteurs, les institutions qui offrent des livres et des outils divers. La MCF est aussi un espace de travail pour tous ceux qui ont besoin d'un cadre favorable, de recueillement et de production. À ce sujet, des résidences d'écriture et de production plastique y sont accueillies, ainsi que des ateliers de création ou des *workshops* productifs. Ensuite, un lieu de diffusion de la culture dans tous les domaines pour que soient partagées les œuvres

des créateurs d'ici et d'ailleurs, des plus éminents aux humbles « aspirants ». Tous les arts visuels et vivants y sont élus jusques et y compris le cinéma, l'audiovisuel et le numérique. Un lieu animé, donc, qui donne vie à la cité et instruit au beau et au savoir.

Enfin, un centre de recherches où des experts vont, avec des investigateurs poussés par leur passion, jeter un regard sur le patrimoine. L'histoire, ancienne ou récente, laisse des empreintes qui sont des repères fondamentaux pour se connaître, s'estimer, se valoriser et faire face à son destin. Cette recherche sera entreprise, menée avec la patience et la détermination requises.

Les cibles sont diverses et variées. Elles sont toutes les composantes de la communauté, qui créent, jouent ou reçoivent. Un accent particulier est mis sur les jeunes appelés à porter le flambeau, avec la conscience qu'ils ont fortement besoin de s'adosser sur le rassurant dossier que sont les plus âgés.

Il est prévu de grands événements, avec les collectivités locales et les organisations communautaires, pour laisser des traces susceptibles de constituer la mémoire et l'imaginaire nécessaires à l'accomplissement de soi. La Maison de la culture et de la francophonie de Foundiougne appelle tous à partager pour que tous en tirent parti. La culture est une affaire tellement importante qu'elle ne peut être laissée en rade... ■ EMNA BEN JEMAA

Racine Senghor

Professeur et président-fondateur de la MCF de Foundiougne



▲ Racine Senghor



Enlève la nuit, de Monique Proulx, éditions Boréal.

MONIQUE PROULX, LAURÉATE DU PRIX DES CINQ CONTINENTS :

J'essaie d'écrire des livres réussis

Enlève la nuit de la romancière canadienne Monique Proulx publié aux Editions du Boréal a remporté le Prix des Cinq continents 2022 créé et porté par l'Organisation Internationale de la Francophonie. Il fait partie des dix livres en lice pour cette 21^e édition et qui ont été sélectionnés parmi 188 candidatures.

Ce roman a été plébiscité par un jury présidé par l'écrivaine franco-égyptienne Paula Jacques et composé de quinze auteurs issus de différents pays francophones.

Enlève la nuit qui a été salué pour la singularité de sa langue et l'originalité de son sujet est le sixième roman de Monique Proulx. A travers son personnage juif hassidique qui se rebelle contre les règles de sa communauté, elle y relate la liberté conquise au fil des affrontements et acquise au prix de la solitude.

Votre livre Enlève la nuit s'est distingué par rapport aux neuf autres romans sélectionnés. Comment cette victoire a-t-elle été accueillie (par vous, par votre entourage, au Canada) ?

Surprise et joie.

Bien sûr, lorsqu'on peaufine ses romans pendant cinq ans et qu'on tente d'y mettre le meilleur de soi-même, il y a cette certitude du travail accompli. Mais atteindre d'autres francophones, à l'extérieur de la bulle québécoise, faire vibrer des sensibilités qui ne connaissent pas notre paysage social et nos particularités langagières procure une grande émotion. Il y a donc une universalité dans l'écriture et dans la création, il n'y a donc pas de frontières géographiques quand on touche à l'essence, c'est ce qu'il faut se rappeler sans cesse quand on écrit dans un petit pays comme le Québec.

Je suis convaincue que les neuf autres auteurs sélectionnés avaient, tous, le potentiel pour remporter ce prix, je les remercie d'apporter à la grande architecture francophone leur voix et leur talent singuliers.

J'ai senti, dans les médias québécois et autour de moi, cette même fierté, ce même ravissement, que l'une d'entre nous se retrouve couronnée du Prix des Cinq continents de la Francophonie. Nous travaillons si fort, au Québec, pour que notre langue survive et fleurisse au sein de la mer anglophone de l'Amérique du Nord.

Enlève la nuit retrace le parcours d'un juif hassidique qui rompt avec sa communauté, ne s'épanouissant pas dans son rigorisme et son autarcie. Pourquoi avoir choisi ce thème ?

Ce sont sans doute les personnages qui choisissent les écrivains, et non l'inverse. Markus avait déjà fait une courte apparition dans mon roman précédent (Ce qu'il reste de moi) et c'est comme s'il ne m'avait pas laissé le choix, comme s'il m'avait dit : *Ne m'abandonne pas comme ça sur le trottoir d'une ville hostile,*

raconte mon histoire !

Je crois vraiment qu'il n'y a pas plus grande quête humaine que celle de découvrir qui on est, sous le fatras des conditionnements accumulés. J'avais la chance, avec Markus, de m'abandonner à cette quête, de suivre un personnage complètement neuf, enfui d'une communauté très fermée, qui débarque dans le Frais Monde (comme il l'appelle) comme un nouveau-né de 20 ans, plus étranger et perdu qu'un immigrant qui, lui, connaît au moins les clés de la modernité.

Il faut dire que j'habite depuis trente ans dans le quartier hassidique orthodoxe de Montréal, que je suis depuis toujours fascinée par leur retrait du monde et leur refus du modernisme, et par la résilience de ceux d'entre eux qui ont osé s'enfuir de ce milieu très étanche.

Markus est donc en mode survie et apprentissage total. Quand on n'a rien, qu'on ne sait rien, il ne nous reste qu'à puiser dans nos forces vives, qu'à retourner sans cesse à ce noyau dur en nous, le meilleur guide qu'on puisse trouver. Et puis, quand on ne sait rien, comme Markus, qu'on n'a aucune idée préconçue, on devient un observateur impeccable de la société dite libre, on perçoit le côté toxique ou intègre des êtres malgré les apparences. Il y a une grande puissance, dans cette virginité-là, et bien sûr, une immense solitude. Et une forme de résistance héroïque : *s'adapter, oui, rompre sa solitude, oui, mais pas à n'importe quel prix. Pas au prix de perdre ce qu'il y a de meilleur en nous.*

Vous en êtes à votre neuvième prix littéraire. Qu'est-ce qui fait le succès de vos livres ?

Le succès. Les prix.

Tout est relatif, en ce domaine, et tout est aléatoire. Il y a d'excellents livres qui ne sont pas couronnés. D'autres qui ne rencontrent jamais l'assentiment public. J'accepte tout ce qui

m'arrive de bon, et je ne déplore pas ce qui me manque. Je dis souvent, en manière de blague : *Sommes-nous des chiens, pour avoir besoin de récompenses ?...*

Les lecteurs qui m'aiment et me suivent sont sensibles, je crois, au fait que si mes livres racontent des histoires et fouillent la moelle des personnages, ils sont surtout affaire de beauté et de musique.

Je crois que la beauté peut sauver le monde et réenchanter le lecteur, que tout concorde à désespérer.

Je crois que les écrivains doivent donner de la nourriture à l'âme et au cœur, mots tabous dans notre contemporanéité cynique.

Quel rapport entretenez-vous avec la langue française ?

Ah, la langue française.

La langue tout court, comme dit Markus, qui est un néophyte en français, mais qui, à force de jouer avec les mots et de les triturer, deviendra un écrivain -un écrivain - sous nos yeux.

Je dois dire que la langue est le personnage principal de mes romans. La langue est la glaise avec laquelle je tente de sculpter de la beauté, de transmettre de la beauté. Les romans tels que je les conçois s'arc-boutent d'abord sur l'écriture, même s'ils racontent une histoire. Je ne peux véritablement avancer dans un roman tant que je n'en ai pas trouvé la forme, la musique qui en sous-tendra l'univers particulier.

Chaque roman commande sa propre musique, même si un écrivain ne dispose pas de milliers de couleurs dans sa palette. Quelques variations suffisent, un rouge plus assumé ici, un noir léger là, de l'humour, de la poésie, de la réalité magique... Tout est possible.

J'ai un rapport à la fois jouissif et douloureux avec cette langue qui est mienne, parce que j'aime en exalter les virtuosités, et qu'elle ne se laisse pas toujours faire. J'aime brasser les mots, leur faire rendre leur jus et leur sonorité, m'éloigner de la facilité avec laquelle on a tendance à les disposer sagement et utilitairement. Le français est un instrument de musique fabuleux, et toute une vie de pratique ne parviendra pas à en épuiser les nuances, alors pourquoi être si paresseux ?...

En ce sens, le personnage de Markus, nouveau-né en français aussi bien qu'en toutes choses, était pour moi un véritable cadeau. Puisqu'il est le narrateur du roman, j'ai pu m'épivarder (ndlr : le verbe épivarder est principalement utilisé au Québec. Il signifie s'amuser) avec lui, inventer des mots, les travestir, écrire avec une inventivité jubilatoire. On s'est bien amusés, tous les deux.

Quel regard portez-vous sur le paysage littéraire francophone ?

En toute honnêteté, je peux parler surtout du paysage littéraire québécois, que je connais bien plus que les autres. Comme les sociétés se répondent et se complètent, j'imagine qu'il se passe peut-être le même phénomène dans les autres francophonies : il y a, en ce moment, une explosion incroyable de talents et de voix nouvelles.

Pas une saison ne se passe sans que deux ou trois livres choc

n'atterrissent dans le paysage littéraire, et encore ce sont seulement ceux que les médias ou les réseaux ont retenus.

On assiste à une sorte de renaissance du roman, peut-être à ce qu'on appellera plus tard un âge d'or. Bien sûr, plusieurs de ces œuvres sont de l'autofiction, une forme de plus en plus goûtée, et de plus en plus pratiquée, avec entre autres les expériences migrantes ou LGBTQiennes qui nous emmènent en terre inconnue. Mais beaucoup d'auteurs nouveaux explorent la fiction et l'imaginaire, marqués comme ils le sont par les problématiques complexes dans lesquelles notre monde se débat.

Dans ces voix nouvelles, il y a beaucoup de désespoir transcendant, c'est ce que l'art et l'écriture savent mieux faire, au fond.

Même si les prophètes du virtuel ont déclaré obsolètes le livre et le roman, les livres se multiplient. Même si l'avenir de l'univers est terriblement inquiétant, et parce qu'il est terriblement inquiétant justement, des voix nombreuses se lèvent pour proclamer la force de la vie.

Je trouve ça beau et réjouissant.

À travers vos créations, que voudriez-vous ajouter à ce passage littéraire francophone ?

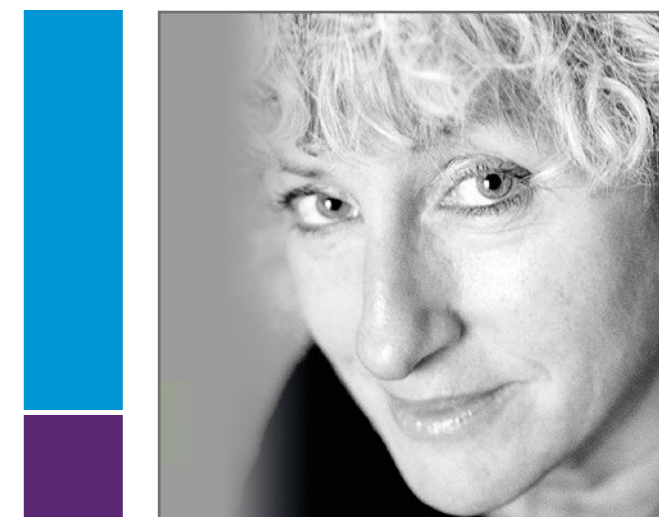
Je ne veux surtout pas ajouter à l'anecdotesisme et au divertissement. Il me semble que nos sociétés ne font que ça, se divertir, comme si c'était la forme la plus efficace de traverser l'existence. À force de se divertir, c'est-à-dire de fuir, on forge des êtres immatures qui ne cherchent de réponse qu'à l'extérieur d'eux-mêmes et qui ont perdu toute confiance dans leurs ressources intérieures.

Je crois que les écrivains qui y consentent ont la mission de renverser la vapeur, de ramener l'attention du lecteur dans ce vaste espace de liberté qui gît en lui, comme un trésor inconnu. Je crois vraiment que les livres peuvent rendre meilleurs.

Un livre réussi chamboule, transporte, galvanise celui qui le lit, lui transmet une flamme qui le fera créer à son tour.

« Un livre réussi est celui qui assassine le lecteur avant de le ressusciter », a dit Christian Bobin, dont la voix lumineuse me manque déjà.

J'essaie d'écrire des livres réussis.



LE BLANCHIMENT DE PEAU, REGARD SUR SOI ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI

Un mal profond

Qu'il est bien lointain le temps de la Négritude, l'affirmation des valeurs du monde noir, combat entamé dans les années 1930 en France, et la « Negro renaissance » aux USA, lorsque l'on voit aujourd'hui le retour en force du phénomène du blanchiment de la peau, tant par les femmes que les hommes en Afrique subsaharienne.

Senghor, Césaire, Frantz Fanon, Léon Gontran Damas, et bien d'autres chantres du combat culturel de la Négritude se retournent certainement profondément dans leurs tombes. Les préjugés les plus négatifs sur l'homme noir avaient dominé l'opinion mondiale des siècles durant et considérablement influencé l'homme noir lui-même en retour. Alors, il se défrisait les cheveux pour ressembler au Blanc.

Et puis, il y a eu le célèbre livre « Peau noire, masques blancs », paru en 1952. Critique sévère de l'attitude des Noirs face aux Blancs. En Amérique, les Afro-américains, dans la foulée, ont cessé de se faire défriser les cheveux pour ressembler aux Blancs. Et les Africaines commençaient à arborer de plus en plus leurs afros et leurs tresses.

Mais, voilà que survient le 21^{ème} siècle, et que se globalise le monde. Les puissants moyens de communication des pays du Nord inondent la terre entière des modèles culturels de cette partie du monde. Les imposent. La télévision se met à détruire tout le fruit du combat des Africains pour leur authenticité.

La peau blanche se remet à briller encore plus fort dans leur mental. Elle redevient plus que jamais le signe de la réussite.

L'Église catholique n'est pas en reste. Tous les Saints sont blancs. Aucun noir parmi eux. Jésus est Blanc, Marie est blanche. À cela sont venus se rajouter les « Novelas ». Ces séries télévisées sont en train de produire d'inqualifiables ravages dans le mental des Africaines. Premier effet : les coiffures « brésiliennes ». Deuxième effet, il faut leur ressembler même jusqu'au teint. La puissance dévastatrice des médias. Enfin, le marché de produits éclaircissant est estimé à des millions d'euros.

Cette attitude des noirs par rapport à la couleur de leur peau, procède d'un profond traumatisme postcolonial ravivé par les médias et le manque de représentation.

Un problème de santé publique

L'usage de substances chimiques toxiques pour se dépigmenter la peau, malgré le combat mené contre ce phénomène ayant pris de l'ampleur, a atteint un seuil critique qui devrait en faire une



préoccupation majeure pour tous. Selon un classement publié par le journal "La Cloche" en 2018, le Congo est classé premier au banc des accusés, suivi par le Sénégal, viennent ensuite le Nigeria, l'Afrique du Sud et le Mali. Mais ce fléau touche bien la quasi-totalité des pays d'Afrique Noire.

L'artiste camerounaise, Lady Ponce, affirmait en décembre 2022 sans détour son regret de s'être auparavant abîmée la peau "Plusieurs le savent, j'ai beaucoup dépigmenté ma peau. À un moment, j'étais carrément métisse. Depuis un temps, je me bats pour retrouver mon teint. Je fais beaucoup de soins pour retrouver mon teint naturel avec des produits naturels. J'ai eu des propositions pour représenter des produits, mais je n'en voulais pas. Le phénomène de dépigmentation est un fléau qui mine tout le pays. "

En avril 2019 c'est une autre diva du bikutsi, Mani Bella, qui fit solennellement part de sa décision de renoncer désormais à se dépigmenter la peau, concluant d'un ton péremptoire : " Le naturel est la meilleure option, c'est tout. [...] Je sensibilise juste en partageant mon expérience, car je connais les aléas du ndjansang ".

Ce terme du terroir, censé désigner un ingrédient entrant dans la composition de certains plats, est devenu dans notre jargon camerounais synonyme de blanchiment de la peau. Qu'il soit entré avec une telle aisance dans nos expressions est révélateur du sérieux de la situation. En effet, ce vocable est tellement à la mode que même le ministre de la Santé l'utilise pour mieux en souligner la triste réalité, lui qui dans un tweet écrivait il y a quelque temps : " La dépigmentation de la peau a des effets néfastes sur la santé car elle est à l'origine du développement des maladies telles que l'acné, les vergetures, les cancers de la peau, le diabète, l'hypertension et même souvent l'infertilité. ENSEMBLE, DISONS NON AU NDJANSANG ". Le décapage a des effets désastreux sur le corps et a un réel son coût économique et des conséquences psychologiques.

S'affranchir de certains clichés

Plusieurs études se sont penchées sur cette propension grandissante des Africains(es) à se transformer le teint pour paraître plus clairs. Certains sociologues à l'instar du Pr Armand Leka la présentant comme un "leg colonial" ayant ancré dans l'esprit du sujet d'hier une forme de sacralisation de son ancien maître, auquel par mimétisme il voudrait ressembler, sinon s'identifier. Assurément, l'extinction de cette tendance que l'on devrait à juste titre décrier, trouvera son ressort dans la perception qu'ont les personnes d'elles-mêmes, pour celles qui se décapent.

La clé est dans l'image qu'elles voudraient présenter, tout comme les hommes (de plus en plus nombreux eux aussi) qui s'y adonnent. C'est en changeant leur regard sur leur propre personne, en s'acceptant tels que la Nature les a faits que ces gens trouveront leur plein épanouissement.

Il leur faut se décoloniser l'esprit pour ne plus trouver en ces pseudo-modèles occidentaux un exemple à suivre, et valoriser plutôt nos canons de beauté.

En Afrique, même si des voix s'élèvent et certaines mesures sont prises par les autorités, force est de constater que les efforts pour éradiquer ce fléau de la dépigmentation sont loin de porter ses fruits malgré certaines mesures prises par les autorités. Il reste encore un long chemin à faire. Des produits éclaircissants dangereux sont en effet encore vendus dans les marchés ou à la sauvette dans la plupart des pays africains. Le fléau semble avoir de beaux jours devant lui.

Les Africains ont besoin d'apprendre à s'aimer, besoin de plus de représentations, on remarque sur les réseaux sociaux le « Black is Beautiful », on espère que ce travail de représentation et d'amour de soi finira par porter ses fruits. Comme Frantz Fanon l'a écrit dans *Peau noire, masques blancs* (1952) : « LE NOIR QUI VEUT BLANCHIR SA RACE EST AUSSI MALHEUREUX QUE CELUI QUI PRÊCHE LA HAINE DU BLANC. »



© Adobe Stock / iconogenic



ISSAM AYARI

L'universel comme thème théâtral

Issam Ayari est actif sur la scène théâtrale tunisienne depuis plusieurs années. Les pièces *Sa-piens* et *Homo deus* (écrites et interprétées par lui-même) l'ont confirmé aux yeux du public, qui l'avait découvert en tant que comédien dans des projets collectifs. Banquier de profession, il choisit d'étudier le théâtre jusqu'à s'imposer dans le milieu. Avec un style décalé, un humour qui fait réfléchir et une subtilité dans l'art de porter ses propres textes, Ayari réinvente la scène tunisienne et y appose l'empreinte de sa singularité.

Qu'est-ce qui vous a attiré vers le milieu théâtral? Que voudriez-vous y apporter?

Je suis diplômé en langue et civilisation anglaises et, par le biais de ma formation académique, le théâtre a constitué le socle de mes connaissances. Des années après avoir quitté la vie d'étudiant, je suis redevenu élève et j'ai pu découvrir autrement le quatrième art, grâce à une formation d'acteur, suivie au Teatro Studio. Dans cette école lancée en 2003 par Taoufik Jebali, une figure majeure du théâtre tunisien, j'ai fait mes premières expériences sur les planches et mesuré ainsi ce que la pratique du théâtre avait de différent par rapport à ce que j'en savais sur le plan théorique. Ma passion a pris alors une autre forme. Quinze années ont passé depuis mes premiers essais sur scène, et je suis habité par le même enthousiasme pour ce que j'ai appris, avec un objectif de plus : celui de pouvoir apporter, par ma modeste contribution, quelque chose de différent au théâtre tunisien.

Vos deux pièces majeures portent les titres d'œuvres de Yuval Noah Harari. Est-il votre source d'inspiration?

Honnêtement, Yuval Harari n'est qu'un prétexte. J'ai connu ses livres quand son ouvrage *Sapiens* est devenu un best-seller mondial en 2015. Je l'ai lu, et j'admire son incroyable maîtrise de l'art du storytelling. Plusieurs auteurs français, mille fois plus érudits que lui, ont écrit sur l'épopée de notre espèce *Homo sapiens*, mais ils n'ont jamais réussi à jouir de la gloire que Harari a connue. La raison en est que Harari a simplement été un meilleur storyteller... En dehors de cet aspect-là et sur le plan des idées, ce sont d'autres auteurs, cités précédemment ou encore le Tunisien Fethi Meskini, avec son dernier livre, *La Liberté de croire au-delà de la secte*, qui sont mes « vraies » sources d'inspiration.

Vous écrivez donc, en plus d'interpréter. Comment entretenez-vous ce double don?

Les deux volets sont complémentaires. Je n'ai ressenti aucun frein quand j'ai commencé à écrire des textes de théâtre. J'ai juste ajouté aux ateliers de théâtre des ateliers d'écriture pour avoir une certaine maîtrise de cette nouvelle

compétence. J'ai participé à plusieurs ateliers d'écriture aux côtés de professionnels tunisiens et internationaux. J'ai aussi pris part à des master class proposées par El Teatro Studio durant toute ma période de formation. Mais, comme je l'ai déjà expliqué, j'estime que ce sont les livres que vous lisez qui font de vous un bon auteur ou un bon interprète... ou les deux.

Vous avez choisi, dans vos créations théâtrales, des thèmes d'ordre humain et universel. Avez-vous le projet de partager votre travail avec un public plus large en présentant vos pièces dans d'autres langues?

En 2018, j'ai fait l'expérience de présenter ma pièce *Sapiens* (écrite et jouée initialement en dialecte tunisien) en langue anglaise, et cela a été apprécié par le public anglophone. J'ai entrepris ce projet, motivé par l'envie de partager mon travail plus largement.

Les recherches, notamment sur les spécificités culturelles, m'ont permis de transformer la pièce et de remplacer un contexte tuniso-tunisien par un référentiel américain. Cela a constitué un travail fastidieux et m'a demandé plus de temps que celui qu'a nécessité l'écriture du texte original en arabe. En matière de théâtre, traduire ne suffit pas. Il y a un travail colossal à faire quand il s'agit, spécifiquement, de comédies, car il n'est pas facile de faire rire des spectateurs d'une culture autre que la nôtre. Je projette de traduire *Homo deus* pour faire découvrir la pièce à une échelle internationale. Cela prendra beaucoup de temps, mais le public vaut l'effort.



SÉNÉGAL

Caravane Reliefh : Pour plus de filles à l'école

L'accès à l'éducation de tous dans l'espace francophone et l'égalité entre les genres fait partie des axes prioritaires de la Francophonie. Une expérience concluante s'est déroulée au Sénégal l'hiver dernier.



Du 24 novembre au 9 décembre 2022, l'Institut de la Francophonie pour l'éducation et la formation (Ifef) a lancé la première « Caravane Reliefh : Je roule pour plus de filles à l'école ». Reliefh est une plateforme qui propose des Ressources Éducatives Libres pour l'Égalité Femmes-Hommes. Ce portail est une initiative de l'OIF et de l'Institut de la Francophonie pour l'égalité Femmes-Hommes, en partenariat avec l'Agence universitaire de la Francophonie et la Conférence des ministres de l'Éducation des États et gouvernement de la Francophonie. Avec son intitulé explicite, la caravane, qui a parcouru 680 km à partir de Dakar, a sensibilisé les élèves et le personnel d'encadrement des établissements scolaires visités. Il s'agissait d'alerter la population sur l'importance de la scolarisation des filles et sur l'urgence de renforcer les compétences des enseignants en matière d'égalité des genres. La caravane a également facilité un accès plus inclusif aux outils pédagogiques existants et motivé l'inscription des enseignants aux formations sur l'égalité

femmes-hommes proposées par l'Ifef. La directrice de l'Ifef, **Mona Laroussi**, a expliqué que cette caravane montrait la francophonie sur le terrain et visait à faire de l'éducation des filles une priorité. « *L'abandon scolaire des filles est accentué au Sénégal en raison de grossesses précoces, des travaux ménagers et de la crise casamançaise née de la présence d'une rébellion armée dans cette région du Sud* », a indiqué l'inspecteur de l'éducation et de la formation (IEF) de Ziguinchor, Ibrahima Sakho. Selon Reliefh, 33 % de filles n'achèvent pas le cycle primaire en Afrique subsaharienne, contre 29 % pour les garçons. De plus, les filles les plus pauvres rencontrent le plus d'obstacles, et cela s'aggrave à chaque niveau d'étude supplémentaire. L'Ifef espère que cette initiative sera développée et généralisée pour atteindre son objectif de sensibiliser à l'importance de la scolarisation des filles et de promouvoir l'égalité des genres.

MAURITANIE

TRAVERSÉES DES TERRITOIRES

Depuis 2010, le festival littéraire Traversées mauritanides soutient le souffle culturel en Mauritanie. Un ancrage qui va de Nouakchott aux régions. Ainsi, la capitale a abrité du 1er au 6 décembre 2022 la 13e édition de cet incontournable événement avec des écrivains venus d'Afrique et de la diaspora sous le thème : « Écritures et territoires ». Le festival s'est poursuivi à Sélibaby, dans le sud du pays, du 15 au 18 décembre.



La 13e édition du festival littéraire Traversées mauritanides, du 1er au 18 décembre 2022 sous le thème « Écritures et territoires » a tenu toutes ses promesses, de l'avis de plusieurs observateurs. On a eu droit à de riches débats, avec de fortes présences du public, malgré l'euphorie concurrente de la Coupe du monde au Qatar sur les écrans de télévision. La raison : l'originalité du thème et le prestige des auteurs invités : les Camerounais Eugène Ébodé, Nicole Mikolo (L'étoile est ma demeure) et Djaili Amadou Amal (Prix Goncourt des lycéens 2020 pour son roman Les Impatientes, Emmanuelle Collas), la Franco-Mauritanienne Fanta Dramé (Ajar-Paris, Plon), la Franco-Tunisienne Hella Féki (Noces de jasmin, JC Lattès), le Marocain Abdellah Baïda, les Sénégalais Anna Ly et Alassane Guissé. Côté mauritanien, il y avait : Beyrouk, Idoumou Mohamed Lemine Abbas, Mamadou Kalidou Bâ, Cheikh Ould Nouh, Ouleïd Nass, Tarba Mint Amar, Ndiaye Sarr, Diop Mamadou, Mamadou Ould Dahmed, Mohamed Ould Bouleïla...

Guerres... en entrée

Actualité oblige. Dès l'entame, le public a été convié à un sujet d'épreuves : « Retour de conflits et guerres, quelles paroles pour la paix ? » La rencontre a eu lieu le vendredi

2 décembre à l'Institut français avec Gwilym Jones, ambassadeur de l'Union européenne en Mauritanie, Mehla Mint Ahmed Talebna, ancienne ministre et actuelle présidente de l'Observatoire national des droits de la femme et de la fille, et les écrivains Abdellah Baïda et Eugène Ébodé. Sous la modération de l'universitaire mauritanien Mamadou Kalidou Bâ, le débat fut passionnant sur le retour des coups d'État en Afrique, la guerre en Ukraine et d'autres inquiétudes à travers le monde. « La réserve de diplomatie n'interdit pas de s'inquiéter sur la paix du monde quand nos consciences se retrouvent vraiment interpellées », a soutenu l'ambassadeur lorsqu'on lui a demandé son « avis sans la casquette de diplomate »!

Le hassaniya mauritanien à la croisée

La première conférence, en langue arabe, a eu lieu au Musée national de Nouakchott. Elle a exploré un champ littéraire peu connu mais présent dans les divers genres littéraires. Animée par le journaliste Moallah Cheikh Sidi Abdouallah, avec comme invités Cheikh Nouh, romancier et poète, l'universitaire Tarba Mint Amar, professeure d'histoire à l'université de Nouakchott, le critique littéraire Mohamed Bouleïba, président de l'Union des écrivains francophones de Mauritanie, cette table ronde a été

instructive pour l'auditoire sur la poésie arabe et hassane en Mauritanie. Les intervenants sont remontés au XVIIIe siècle et ont cité Sedoum Ould Njartou, Ould Gasri, célèbre par son poème Belinyar, et, plus près, Moussa Ould Ebnou, auteur du roman L'Amour impossible. Un voyage dans une littérature portée par le hassaniya, une langue propre à la Mauritanie.

Parole des... femmes

Le sujet n'est pas nouveau. Mais programmer un thème tel que « Doit-on encore parler de voix féminines en littérature ? » fait sens dans un pays comme la Mauritanie, où peu de femmes se livrent à l'écriture! À l'Institut français de Mauritanie, et modérée par Eugène Ébodé, auteur d'une biographie romancée de Rosa Parks et dont le dernier roman, Habiller le ciel (Gallimard) porte sur sa mère, la table ronde fut de haute facture avec Djaili Amadou Amal, Fanta Dramé, Nicole Mikolo et Hella Feki. Il en sera de même au Centre culturel marocain, quand Beyrouk exposera l'héroïne de son dernier roman, Saara (Elyzad). Sur l'un et l'autre plateau, les voix féminines, en personnages de fiction comme dans les quotidiens, ont été débattues sous toutes les trames.

Le sujet sera abordé lors d'une autre table ronde au Musée National sous l'interrogation : « Que reste-t-il encore des combats des femmes ? » Avec le journaliste Kissima Diagana, cette question a eu comme panélistes l'ambassadrice de l'Allemagne en Mauritanie, S.E. Isabel Henin, l'avocate mauritanienne Me Fatimata Mbaye et les écrivaines Djaili Amadou Amal et Hella Feki. Des violences faites aux femmes aux rôles économiques qu'elles jouent, en passant par des implications dans des drames collatéraux, on ne fera l'économie de rien qui puisse éclairer « les combats de celles qu'on marginalise et pourtant sans qui rien ne tiendrait », selon Me Mbaye. « Nous ne cherchons à nous opposer ni à nos maris, ni à nos pères, ni à nos fils, mais simplement à faire en sorte que nos droits soient entendus et respectés », a-t-elle poursuivi.

Sélibaby, l'autre rive

Sélibaby, à 700 kilomètres de Nouakchott. Cette ville du Sud a reçu le festival le plus convoité du pays. Élèves et professeurs ont avec joie accueilli la caravane d'auteurs. Expression partagée par les écrivains Cheikh Nouh, Cheikh Aïdara, Tall Mamadou et leurs homologues venus du Sénégal voisin, Anna Ly et Alassane Guissé.

Deux conférences ont été animées à la Maison des jeunes. La première : « La femme, mère et actrice du développement ». Autour de Gueïtana Mohamed, directrice régionale de l'Action sociale, de l'Enfance et de la Famille, de Bilel Thiam, conseillère régionale, et de l'écrivaine Anna Ly, le débat a porté sur la place de la femme dans l'éducation et les tissus économiques,

alors même qu'elle assure son rôle de mère et d'épouse. « Cela représente beaucoup de charges pour nous, mais c'est le fardeau que nous avons », a dit en rigolant Anna Ly. « Mais c'est parce qu'on sait que nous en avons les épaules! » a poursuivi l'autrice de Cœur bavard. La deuxième, sur « la drogue en milieu scolaire », a réuni parents et enseignants. Et pour cause : « Nous ne savons plus comment faire », a dit, la voix étranglée, une intervenante. « Nous croyons nos enfants à l'école, et les voilà qui reviennent en titubant! » a-t-elle ajouté. « C'est bien sidérant », a renchéri un professeur, qui dit avoir vu des élèves dormir en classe sous l'effet de la substance devenue un fléau dans certains milieux. D'où l'urgence à prendre le problème à bras-le-corps. Cette rencontre a coïncidé avec la visite dans la région du ministre de l'Éducation nationale... venu promouvoir « l'école républicaine » lancée avec la nouvelle réforme de l'enseignement si chère au président de la République. Une opportunité « de parler d'une même voix de l'école et de la mission qui incombe aussi à tous les parents de se mobiliser et d'aider les enseignants dans la bonne conduite des élèves à l'école et à l'extérieur », a dit Hawa Dia, directrice générale de l'enseignement et membre de la délégation.

Les rencontres de Sélibaby, comme à Nouakchott auparavant, se sont achevées dans une ambiance d'euphorie avec le concours « Génies en herbe » que pilote chaque année Planète Jeunes de Tékane pour le compte des Traversées mauritanides. Des centaines d'écoliers y ont pris part. À l'issue des derbys, plusieurs cadeaux d'ouvrages, cahiers et fournitures scolaires ont été offerts aux établissements participants, mais aussi d'une manière individuelle à des élèves lauréats.

Libres paroles

S'il y a eu de grands moments sur les différents débats, allant des territoires entre fictions, mémoires, langues et styles littéraires, le festival a occasionné aussi d'autres échanges. C'est le concept Libres paroles à... Dans des établissements scolaires, tels que le lycée français Théodore-Monod, à la médiathèque de l'IFM ou encore à l'université de Nouakchott, les auteurs Djaili Amadou Amal, Hella Feki, Fanta Dramé, Nicole Mikolo, Anna Ly, Beyrouk... se sont prêtés au jeu. Des paroles directes avec des élèves et étudiants ayant travaillé en amont sur leurs textes. Sans filtre, les auditoires ont eu droit à des confessions! « C'est tellement bien d'assister à de tels échanges libres », a dit la professeure Binta Sow.

Les territoires du livre ont vécu, comme toujours depuis 2010, avec leurs belles rencontres. Les visiteurs sont repartis les bras chargés de nouvelles lectures dédiées.

PROGRAMME ELAN

Une éducation bilingue pour transformer l'éducation en Afrique

Maîtriser tout d'abord dans sa langue la lecture, l'écriture et le calcul pour mieux aborder un enseignement bilingue par la suite, telle est la finalité d'un dispositif lancé en 2011 par l'Organisation internationale de la Francophonie. Le recul permet à présent d'en observer les résultats très positifs.



Le programme Elan-Afrique - École et langues nationales en Afrique - vise à améliorer la qualité de l'éducation en Afrique subsaharienne en mettant en place un enseignement bilingue et plurilingue en langues nationales et en français. Plusieurs recherches ont démontré qu'enseigner dans la langue maternelle de l'élève améliorerait les résultats scolaires, réduisait l'abandon et aidait à apprendre d'autres langues par la suite, comme le français. Bruno Maurer, professeur et directeur de l'École de français langue étrangère (Lausanne, Suisse) a déclaré dans une vidéo partagée par l'Institut de la Francophonie pour l'éducation et la formation (Ifef) que, lorsqu'on sait lire dans sa langue, apprendre à lire en français devient beaucoup plus rapide. Selon le rapport de L'unicef et de la Commission de l'Union africaine « Transforming Education in Africa », le taux d'abandon scolaire est particulièrement élevé dans les zones rurales où vit la majorité des Africains. En effet, le taux moyen d'achèvement de la scolarité par pays en Afrique en 2019 était de 65 % pour le primaire, de 41 % pour le premier cycle du secondaire et de seulement 23 % pour le second cycle du secondaire.

Pour une éducation inclusive

Le programme Elan est une réponse de la Francophonie aux besoins exprimés par les pays africains. Lancé par quatre institutions francophones, Elan est mis en œuvre au niveau international par l'Ifef et déployé dans les pays par les ministères chargés de l'Éducation. « La Francophonie est un espace qui a la langue française en partage. C'est également un espace multilingue et multiculturel, d'où la nécessité de prendre en compte

cette richesse pour promouvoir une éducation bilingue qui valorise les spécificités des différents contextes nationaux en utilisant les langues nationales aux côtés du Français », témoigne Mona Laroussi, directrice de l'Ifef.

Les objectifs du projet Elan-Afrique sont d'introduire une approche bilingue dans l'éducation primaire, d'encourager l'utilisation des langues nationales pour l'enseignement et l'apprentissage, d'améliorer la qualité de l'enseignement et des apprentissages, et de promouvoir la valorisation des cultures et des langues nationales.

Le programme Elan-Afrique, lancé par l'OIF il y a plus d'une décennie, a concerné tout d'abord huit pays d'Afrique subsaharienne : Bénin, Burkina Faso, Burundi, Cameroun, République démocratique du Congo, Mali, Niger et Sénégal. Désormais, avec la Côte d'Ivoire, Madagascar, la République centrafricaine et le Tchad, il s'étend à douze pays.

En octobre 2022, le projet Elan a été lancé avec un accès numérique dans le but d'adapter et de développer une série de cours en ligne sur l'enseignement bilingue et plurilingue en langues nationales africaines et en français. Le premier cours d'initiation en ligne s'adresse aux enseignants, aux formateurs, aux encadreurs pédagogiques et autres professionnels de l'éducation et de la formation, ainsi qu'à toute personne cherchant un aperçu général des fondamentaux de l'enseignement bilingue et plurilingue dans le primaire. Le second cours de la série, qui vise à développer un niveau avancé plus succinct et approfondi, est prévu pour le dernier trimestre de 2023.



ELAN EN LIGNE
COURS D'INITIATION À L'ENSEIGNEMENT BI-PLURILINGUE EN LANGUES NATIONALES AFRICAINES ET EN FRANÇAIS

« Elan propose un accompagnement contextualisé aux pays francophones dans l'introduction, le développement et le déploiement d'une approche éducative bilingue au primaire pour transformer l'éducation, accompagner les enseignants et valoriser les élèves pour augmenter leurs chances de réussite scolaire », explique la directrice de l'Ifef. En effet, Elan accompagne les pays pour la définition de leur politique linguistique, l'élaboration de matériel pédagogique, la formation des enseignants, mais également la sensibilisation des parents d'élèves, des décideurs et du personnel de l'éducation, dans une démarche participative. Un dispositif de suivi et d'évaluation national et international garantit la bonne exécution et l'efficacité de l'initiative.

Avec le recul, le programme Elan a permis, selon les enseignants et les experts, d'améliorer la qualité de l'enseignement et des apprentissages, de faciliter l'acquisition de compétences linguistiques et la compréhension des mathématiques. Sangara Thiello, enseignante au Mali, témoigne que les enfants apprennent avec plaisir et sont motivés. Cette initiative participe à rendre les écoles africaines plus inclusives, plus équitables et plus efficaces. Bruno Maurer témoigne qu'« à la suite de l'évaluation faite par un laboratoire externe, les élèves sont meilleurs en lecture et en écriture ».

Elan a lancé en février la campagne #PourMaLangueMaternelle sur les réseaux sociaux, pour inciter les dirigeants nationaux et mondiaux à intégrer les langues maternelles dans les systèmes éducatifs.



▲ Un outil pédagogique bilingue français-Wolof, édité par Nathan International.

FERID SANAA

Entre interdisciplinarité et patrimoine, l'art numérique universel

Ferid Sanaa est un artiste visuel et d'art interactif, un technicien multimédia et un médiateur culturel. Il a étudié les arts interactifs et visuels à l'Université du Québec à Chicoutimi, et effectué des tournées aux États-Unis, au Canada, en Italie, en Slovénie, en Tunisie et au Kazakhstan. Ferid Sanaa a été un « agitateur culturel » important lors du XVIII^e Sommet de la Francophonie, où il a travaillé, collaboré et apporté un soutien technique à plusieurs projets.

Il nous parle ici de ses créations, de ses projets, de son art et de son parcours interdisciplinaire dans les arts numériques. Rencontre.

Pouvez-vous nous décrire l'installation Temps figé ?

C'est une installation multimédia qui projette de l'image et du son

et abstraite le processus de création des jarres. Cette transformation esthétique de la perception de l'espace et du temps permet d'amplifier l'expérience vécue et offre à la personne qui la vit la possibilité de découvrir un nouvel univers.

Comment l'idée, l'inspiration vous sont-elles venues ? Il est clair que vous vous êtes adapté à votre environnement.

J'ai été invité par le collectif Echos Elektrik, qui a un programme nommé Intercal, pour lequel Afif Riahi, le directeur artistique de ce programme et fondateur du collectif, m'a donné carte blanche. Avec mon travail, j'ai découvert un nouvel univers, en dehors de celui de la lumière, du son et de l'image. J'ai une fascination pour l'architecture, en particulier si celle-ci est unique ou peu connue. Avec ce projet, j'ai décidé de mettre en avant le patrimoine lié à la fabrication des jarres de Guellala, à Djerba, et de montrer leur processus de fabrication.

Pouvez-vous nous parler des autres projets sur lesquels vous avez travaillé à Djerba ?

J'ai travaillé sur quatre autres projets lors XVIII^e Sommet de la Francophonie avec le producteur Tunis International



▲ Exposition "temps figé" de Sanaa à Djerba, village de la francophonie



▲ Entrée de l'exposition "temps figé" de Sanaa à Djerba, village de la francophonie

dans un atelier de séchage de poterie. Dans cet atelier à demi enfoui dans le sol, de grandes jarres originaires de l'île de Djerba, et plus particulièrement de Guellala, sont disposées. Une scénographie a été créée autour de ces jarres sur le thème du projet *Temps figé*. L'architecture de cet atelier est particulière, avec un sol en sable, des voûtes disposées dans toute la pièce, un plafond en planches de tronc de palmier et un système artisanal d'aération.

On est plongé dans un univers visuel et sonore, dans cet endroit qui fait partie du patrimoine. Pourrait-on considérer que c'est une installation immersive ?

Cela dépend de comment on interprète le mot « immersive ». Lorsqu'on évoque une installation immersive, cela fait référence à une œuvre dans laquelle le spectateur est complètement immergé, par les vidéo-projections par exemple. Si des vidéos étaient projetées dans tout l'atelier, je répondrais oui, c'est immersif techniquement. Dans ce projet, l'immersion est plutôt psychologique, grâce à l'architecture unique du lieu, la scénographie, l'installation sonore, la vidéo-projection et l'univers esthétique. L'immersion ici se manifeste grâce à toutes les techniques et approches esthétiques que j'ai citées précédemment.

Y avait-il quand même l'intention de faire vivre une expérience à travers votre installation ?

Absolument. En m'inspirant des étapes de fabrication des poteries de Guellala, j'ai créé de manière métaphorique

Center for Digital Cultural Economy et l'artiste Meriem Bouderbala.

Le projet *Trip Tic*, au musée du Patrimoine traditionnel de Djerba, à Houmet Souk, est un spectacle alliant le mapping, l'immersion visuelle et le DJ-Set Hybrid. Il propose au public un voyage inédit dans l'espace à travers les cultures africaines et du Moyen-Orient.

Avec le projet *Ena* (« moi », en arabe), dans ce même musée, j'ai travaillé la direction artistique, la scénographie, la mise en scène, les vidéoprojections, la lumière et le design sonore. C'est un spectacle qui met en lumière les liens de l'intériorité, interroge l'identité dans ce qu'elle englobe de tradition et de conscience personnelle à travers la relation corps et esprit. *Ena* est un spectacle multidisciplinaire qui invite le public à vivre une expérience immersive mêlant la danse, le chant, la musique et les arts numériques.

J'ai participé au projet *Ava Exuvie*, de Meriem Bouderbala, en tant qu'artiste, technicien collaborateur et designer sonore.

Enfin, pour le quatrième projet, j'ai diffusé l'œuvre *Electro Oud*, de Chaima Srairi, en assurant le soutien technique et la supervision du bon déroulement des projections visuelles.

Peut-on parler d'art francophone ?

On pourrait plutôt parler d'un art universel, car le projet est abstrait et minimaliste, et la communication se fait à travers un langage autre que celui que nous utilisons dans la vie quotidienne. Ce langage est celui de l'interprétation, à travers ce que nous ressentons grâce à cette expérience particulière proposée par le projet.

Lors de ce sommet, vous avez collaboré à nombreux autres projets, tous assez différents les uns des autres. Comment qualifieriez-vous votre art ?

À la base, je suis un artiste qui a découvert et travaillé l'interdisciplinarité de l'art, et ma spécialité ce sont les arts numériques. Dans mes recherches, je travaille sur les différentes méthodes et approches de création, les techniques et la recherche entre les différentes disciplines artistiques et les arts numériques.

Quels sont les principaux projets que vous avez effectués dans votre parcours ?

Chaque projet sur lequel j'ai travaillé était différent des autres. J'ai travaillé comme concepteur, scénographe, designer interactif, metteur en scène, technicien multimédia, directeur artistique, V-Jing et mapping. Je peux citer quelques-uns de ces projets : *Corps Vide*, *Ena*, *Les Trois Mystiques*, *Trip Tic*, *Arakné*, ainsi que mes recherches et mes développements, qui sont très importants pour moi.

Est-ce un choix de mélanger les arts ou le fait de ne pas vouloir choisir entre différents univers ?

Il ne s'agit pas de mélanger ces différents rôles et métiers,

je travaille essentiellement sur les différentes méthodes et approches de création, techniques et de recherche entre les différentes disciplines artistiques et les arts numériques. Il est important de créer un nouveau langage entre les différentes disciplines artistiques afin que l'on puisse évoquer l'interdisciplinarité de l'art, conceptualiser et répondre aux besoins autour de ces disciplines artistiques.

Comment réalisez-vous vos recherches pour aboutir à des projets aussi diversifiés ?

Je synthétise des lectures, des documents et des écrits. Lorsque je travaille en équipe, en collaboration avec un directeur artistique ou d'autres artistes, nous échangeons et discutons pour trouver comment synthétiser nos idées et inspirations avec nos différentes disciplines artistiques. J'ai eu la chance de découvrir des sujets que je ne connaissais pas et de m'instruire sur eux. Le rôle important, pour moi, d'un artiste est qu'il doit savoir sortir de son paradigme et de sa vision du monde pour comprendre le monde qui nous entoure.

Dans quels domaines différents avez-vous étudié pour devenir artiste numérique ?

J'ai fait des études en comptabilité, ensuite, j'ai fait des études en infographie multimédia, puis en art interdisciplinaire spécialité arts numériques et en médiation culturelle. J'ai étudié, mais j'ai aussi beaucoup appris de façon autodidacte. Je pense que l'on ne devient pas artiste juste en faisant des études, sauf si l'on veut faire de la propagande ou de la politique.

Il n'y a pas une démarche unique pour devenir un artiste professionnel, toutefois quatre points sont importants : le fait d'être passionné, de comprendre le fonctionnement du métier d'artiste dans le pays où l'on vit, de savoir être un entrepreneur et de s'instruire.

Quels sont vos projets ?

Apprendre encore sur les nouvelles approches et techniques dans mon domaine et enseigner aux jeunes étudiants, car, la jeunesse, c'est l'avenir.



▲ Exposition "Temps figé" de Sanaa à Djerba, village de la francophonie



▲ "Maternité" de Oumaima Ben Soltane

L'ART FÉMININ ARABE EST-IL FÉMINISTE ?

L'art féminin arabe est-il

féministe ? L'art féminin non arabe peut-il être qualifié de féministe ? Peut-on parler d'art féminin ? L'art a-t-il un sexe ?... Autant de questions, parmi d'autres, sujettes à débat.

Notre interrogation apparaît comme l'une de ces mauvaises questions qui, se fondant sur de mauvais a priori, et cherchant à éclairer un problème, finissent par le fausser, à l'instar de l'interrogation classique : pourquoi en histoire de l'art n'y a-t-il pas eu de grandes artistes ? Se parant du voile de la neutralité, la question suggère une incapacité « historiquement établie », donc naturelle, des femmes à produire des chefs-d'œuvre de peinture ou de sculpture. Opposons à cela la subtile remarque de l'historienne de l'art et militante féministe américaine Linda Nochlin : « *Le fait est qu'il n'y a pas eu, autant qu'on sache, de grands artistes femmes suprêmement grands [...]; tout comme il n'y a pas eu de grands pianistes de jazz lituaniens, de grands joueurs de tennis eskimos [...]. Il n'y a pas de femmes à la hauteur de Michel-Ange ou de Rembrandt, de Delacroix, Cézanne, Picasso ou Matisse, ou même plus près de nous, de De Kooning ou de Warhol, tout comme il n'y a pas de Noirs américains qui puissent leur être comparés¹.* »

Jusqu'à récemment, l'organisation sociale n'a jamais prévu de place pour les femmes en tant qu'artistes. Se demander pourquoi n'est pas si différent que de s'interroger sur l'inaptitude des femmes à créer des chefs-d'œuvre de l'art. Ce n'est que le signe de la forte détermination du schème de pensée patriarcal qui

gouverne jusqu'à la manière de poser les questions. La vraie question ne serait-elle pas : comment les femmes ont-elles été empêchées de produire des œuvres à la hauteur des grands artistes hommes ?

Contre vents et marées

Pour éviter de trébucher en terrain miné, dissipons quelques malentendus. Y a-t-il un « art féminin » sensiblement distinguable d'un art masculin ? À supposer qu'on réussisse à isoler les propriétés d'un tel genre, restera le problème de « l'auteur » : rien n'empêche un artiste homme de produire un art formellement « féminin » – employer la couleur rose, dessiner des fleurs ou mobiliser tout autre attribut qu'on aurait choisi de qualifier de féminin. Inversement, il est des œuvres de femmes où rien n'indique une essence spécifiquement féminine. On entendra donc par art féminin, que certains préfèrent appeler « l'art des femmes », l'art produit par des artistes femmes.

Par ailleurs, le mot « arabe » n'est pas employé ici pour faire référence à une identité homogène, pas plus qu'à une zone géopolitique définie – variable d'un pays à l'autre, le droit des femmes laisse en général à désirer. D'où la légitimité de notre question, qui, dans le monde arabo-musulman – où sévissent encore inégalités socio-économiques, ségrégations, violences contre les femmes... – s'impose d'une manière plus insistante qu'en d'autres lieux. Bien qu'en Occident on ne puisse encore crier victoire, la situation des femmes, du point de vue des droits et de la protection contre les pratiques discriminatoires, y reste sensiblement plus avancée. Déjà que le monde de l'art est traditionnellement et internationalement dominé par la gent masculine, la réalité socioculturelle arabe, foncièrement patriarcale, creuse encore davantage le fossé que la femme artiste arabe se doit de surmonter pour se faire valoir.

Mais alors l'art des femmes arabes devrait-il exprimer un certain « féminisme » ? C'est-à-dire laisser transparaître cette sorte de « foi » lui donnant force et vigueur, et lui permettant d'aboutir contre vents et marées ? Si des femmes arabes sont devenues artistes depuis le milieu du XX^e siècle, la question du féminisme du point de vue de l'art se pose différemment en fonction de son moment

historique. Mesurer un tel engagement à l'ère de l'art moderne requiert sans doute une grille d'analyse qui diffère de celle de l'art contemporain, dans la mesure où les deux référentiels « parlent » des langages différents.

Avant-gardes modernistes et époque postmoderne

Au sein de la génération de femmes artistes nées dans la première moitié du XX^e siècle (lire encadré) et qui ont grandi sous le règne des avant-gardes modernistes, aucune œuvre, même chez les plus ferventes militantes, ne peut être qualifiée de foncièrement féministe. Les productions, en majorité picturales, semblent influencées par les grands courants du siècle, impressionnisme, abstractions, figurations libres, surréalismes...

Et même dans les œuvres des artistes occidentales qui font de « l'être femme » un sujet de prédilection – Berthe Morisot, Mary Cassatt, Camille Claudel, Tamara de Lempicka... – on ne peut déceler, du moins au premier degré de lecture, les signes d'idées féministes. La question relèverait presque d'un anachronisme.

En revanche, pour la génération d'artistes femmes arabes nées après 1950, actives pendant la période de l'art postmoderne, on notera l'apparition d'une teneur féministe, spécialement chez celles qui s'approprient les procédés et médiums de l'art contemporain.

En effet, il aura fallu que le souffle de la postmodernité, par ses nouveaux médiums, courants et idées, déborde l'édifice de l'idéologie moderniste pour que l'art devienne « autrement » politique. Que *Le Deuxième Sexe* (1949), de Beauvoir, donne son ferment et qu'advienne la révolution culturelle de 1968 pour que la question féministe acquière la vigueur qui lui permette de faire effraction dans le champ des arts plastiques. Ainsi on verra les artistes de la deuxième génération, parallèlement aux mouvements féministes internationaux, s'accorder la liberté de créer un « art féministe ». Un art qui use de la forme et du concept comme autant de haches de guerre pour battre en brèche tous les aspects de la discrimination de genre.

Le monde de l'art « préfère » les hommes

D'évidence, toutes les artistes femmes arabes contemporaines ne font pas un art féministe. Et celles qui font autre chose ne sont pas moins féministes. Mais le féminisme « arabe » a quand même réussi à se frayer son chemin difficile dans le monde de l'art.

Dans *L'Art contemporain arabe*, d'Abdelkébir Khatibi², on ne dénombre que quatre femmes sur les quarante-cinq artistes cités. Et parmi les cent artistes contemporaines choisies par l'édition Taschen³, on n'en compte que deux d'origine arabe, qui par ailleurs, jouissent d'une double nationalité et brillent grâce à leurs carrières européennes. Ainsi, la sous-représentation des femmes

artistes est le signe de l'étendue du dévolu masculin sur le monde de l'art en terres arabes. Les voies de l'art pour les femmes semblent bien rocailleuses. Cette situation impose de réfléchir une posture éthiquement délicate, du moins paradoxale du point de vue de la création artistique. En effet, dès lors qu'elles ont pu accéder au droit de la pratique de l'art, que reste-t-il aux femmes à exprimer, au sein même de ce monde qui « préfère » les hommes, hors leur condition de minorité désavantagée ? La femme artiste arabe se doit-elle de militer par l'art contre le système de l'art pour dénoncer les injustices fondées sur le genre ? Ne risque-t-elle pas de se condamner à ne produire qu'un art « engagé » ? D'un autre côté, la femme artiste arabe peut-elle ne pratiquer que l'art pour l'art et faire l'impasse sur la nature politique de sa propre situation ?

Entre un art directement engagé pour la cause féministe et un art du statu quo, existe une myriade de nuances et autant d'artistes, de cultures, de formations, de goûts, de déterminations sociales et culturelles, d'engagements. Reste la capacité du monde de l'art à accueillir ou non le discours féministe. Citons l'incident de l'exposition « Printemps des arts de la Marsa », à Tunis, où, au lendemain de la révolution, des artistes croyant défendre la cause des femmes sont passés devant les tribunaux pour avoir porté atteinte au sacré. Citons également la proportion importante d'artistes installées ou qui exposent exclusivement en Occident.

À notre question de départ on peut répondre que l'art féminin arabe s'exprime sur le féminisme, dans certains cas de son moment contemporain, mais qu'il n'est pas « tout féminisme ». Constat qu'on ne saurait qualifier de décevant, car on ne saurait accorder crédit à un art qui se prendrait au piège du dogme, à la manière de ce qu'on a pu voir sous les totalitarismes. Et on ne saurait concevoir le féminisme comme une béquille sans laquelle l'art des femmes ne pourrait « marcher ». Soulignons en revanche que la majorité des artistes recensées sont des personnalités féministes. Ce qu'on pourrait imputer à la logique des choses, car le monde de l'art exige des femmes au moins cette qualité supplémentaire de savoir s'imposer là où leur place n'est pas nécessairement toute faite. En terrain hostile, celles qui arrivent à briller sont celles qui sont armées du courage de défier leur « devenir » femme, au sens de Beauvoir.

Enfin, on dédiera une pensée aux artistes qui n'ont pas eu la chance de recevoir une instruction. À la peintre algérienne Baya, qui exerçait son art en marge de son travail d'aide-ménagère. À la Marocaine Chaïbia Talal, qui, depuis l'âge de 15 ans, a fait grandir son fils en nettoyant la laine. Au miracle de ces destins d'exception, on adossera notre dernière phrase : en terres arabes, pour toute femme, faire de l'art est, en soi, un féminisme.

¹ Femmes. Art et pouvoir, de Linda Nochlin, Éditions Jacqueline Chambon, 1993.

² Al Manar Éditions-Institut du monde arabe, 2001.

³ Women artists. Femmes artistes du XXe et du XXIe siècle, de Uta Grosenick et Wolf Fruhtrunk, Taschen, 2001.



CÉCILE OUMHANI : L'interculturalité au cœur du parcours littéraire

Cécile Oumhani est une auteure et poète française dont la créativité prend racine dans les affinités développées, lors d'étapes de sa vie, avec le Canada, la Belgique, l'Inde, l'Allemagne, l'Ecosse ou la Tunisie. Son univers créatif est chargé de multiculturalité et sa passion pour l'humain transcende ses trames romanesques et les habille d'universalité. Avec une production profuse et diversifiée (une trentaine de livres où sont inclus romans, recueils de poèmes, livres d'artiste en tirages limités), Cécile Oumhani surprend, à chaque ouvrage, son lecteur en créant des univers tellement différents les-uns des autres, mais ayant, en commun, la même grâce des mots et des images.

D'où est née votre passion pour l'écriture ?

J'ai grandi dans une famille multiculturelle, qui vivait sur plusieurs continents, à une époque où la correspondance était le seul moyen de communiquer avec les êtres chers, quand ils étaient au loin. Lettres sous enveloppe et aérogrammes, leurs mots étaient toujours chargés d'émotion. Ils nous permettaient de combler l'absence, de partager des vies qui se déroulaient à des milliers de kilomètres les unes des autres. Ils faisaient écho avec les livres que je lisais dans les deux langues de mon enfance, l'anglais de ma mère et le français de mon père. J'eus bientôt l'envie d'écrire moi aussi sur ces feuillets qui avaient une si grande importance dans ma vie familiale. Je me suis aperçue en écrivant à mon tour que la page est un espace à part entière, où tenter d'explorer et de dire le monde.

Où trouvez-vous l'inspiration ?

L'écriture est indissociable de l'attention que je porte aux êtres et aux choses autour de moi, à ces mille choses ténues et fugaces d'où naissent des univers, pour peu que je me mette à leur écoute. La conviction que chaque instant peut être porteur de l'une de ces rencontres me rend la vie toujours passionnante. Ce monde en perpétuel mouvement où nous vivons est empreint de traces, de bruissements que nous frôlons sans nous en rendre compte. Ils ouvrent des chemins d'écriture insoupçonnés où entrer en résonance avec d'autres histoires que la nôtre. Un visage croisé dans un aéroport, comme dans *Le café d'Yllka*, les archives d'Ellis Island pour *Tunisian Yankee*, par exemple... En écrivant, je donne chair à ces bribes et je suis leur histoire jusqu'au bout de ce qui m'a interpellée, touchée ou intriguée.

Comment définiriez-vous votre identité créative ?

Avoir grandi entre plusieurs continents dans une famille éparpillée a entraîné des éloignements, des séparations. Mais j'ai ainsi développé la faculté de me déplacer d'un lieu à un autre, d'une langue à une autre, comme si c'était une évidence. J'ai toujours eu l'occasion de rencontrer, de côtoyer des gens qui vivaient dans différents pays. Et ils étaient souvent mes proches. Naturellement mon écriture s'inscrit en un carrefour où ils se croisent, avec leurs cultures, leurs histoires. J'ai toujours éprouvé le besoin de comprendre les questionnements des uns et des autres, avec ce désir de dépasser ce qui sépare pour rejoindre l'humanité que nous avons tous en partage. C'est sans doute la raison pour laquelle mes romans se situent dans plusieurs pays avec des personnages quelquefois exilés, confrontés à des guerres, à des conflits.

Quel pan de l'histoire souhaiteriez-vous aborder dans vos romans ?

Il est vrai que je suis hantée par le passé, par les fragments dont mon propre récit familial s'est toujours préoccupé, parce que nous vivions dispersés à travers le monde. J'ai donc une relation de prédilection avec des périodes révolues, presque autant que cet ailleurs qui m'obsède. Cela ne signifie pas que j'ignore le présent ou que je ne m'intéresse pas à l'avenir. Je suis convaincue qu'écrivains et écrivains, nous avons tous une responsabilité face au monde et que nous devons nous exprimer sur ce qui le déchire et ce qui le menace.

Parlez-nous de votre dernier projet.

La Ronde des nuages est un recueil de poèmes paru fin 2022 aux éditions La tête à l'envers. Il est né d'une résidence d'écriture à laquelle j'ai été invitée dans le massif de La Chartreuse. J'ai eu la grande émotion d'y apprendre que le peintre J.M.W Turner avait voyagé et travaillé dans cette région. Les paysages autour de moi me menaient vers un passé à ciel ouvert. Je ne cessais d'aller et venir entre les œuvres numérisées par la Tate et ces chemins où il me semblait rejoindre le regard de Turner à plus de deux siècles de distance. Les poèmes sont nés de cette recherche de ce qu'avait vu le peintre, de ce tremblement à poser mes pas dans les siens si longtemps après, à sentir la temporalité propre à une nature qui nous dépasse, surtout dans des régions où les paysages ont peu changé. Dominique Sierra, mon éditrice, a immédiatement souhaité accompagner le livre de quelques-unes des œuvres qui m'ont tant impressionnée. Grâce à elle et au musée de la Tate, cinq œuvres de J.M.W Turner sont reproduites dans ce livre qui me tient particulièrement à cœur.

Et le prochain ?

Il s'agit d'un roman qui va être publié aux éditions elyzaq début 2024. Deux femmes, l'une de France, l'autre d'Inde et d'Afghanistan, se rencontrent par hasard dans la cafétéria d'un hôtel au Moyen-Orient, où le voyage de chacune s'est momentanément interrompu. Il y est question de perte, d'exil et aussi de ce besoin poignant de retrouver des traces pour comprendre. Le passé continue d'irriguer notre présent, à notre insu, d'où que nous venions et quel que soit l'univers auquel nous appartenons. Il nous tenaille à chaque pas que nous posons, sans doute parce que c'est en l'éclaircissant que l'on peut avancer.



Karim Kattan, « Le Palais des deux collines » Quand le temps suspend son vol

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

QUI EST KARIM KATTAN ?

Karim Kattan est un écrivain palestinien né à Jérusalem. Docteur en Littérature comparée, il écrit en anglais et en français.

Son premier recueil de nouvelles qui s'intitule *Préliminaire pour un verger futur* a été finaliste du Prix Boccace de la nouvelle en 2018. Son premier roman *Le Palais des deux collines* paru aux Editions Elyzaq a remporté le Prix des Cinq continents en 2021. Les écrits de Kattan ont, par ailleurs, été présentés dans de nombreux événements artistiques dont la Biennale de Venise, et le Forum de la Berlinade (Berlin).

L'ŒUVRE EN RÉSUMÉ

Le héros de ce roman est Faysal, un Palestinien trentenaire vivant en Europe. Il revient dans sa terre natale Jabalayn (les deux collines) suite à un faire-part de décès qu'il reçoit. Un retour aux sources qui fait ressurgir les secrets du passé. Les faits se déroulent dans un palais de la haute bourgeoisie chrétienne de Palestine habité par les âmes des ancêtres de Faysal. Les réminiscences du passé sont également représentées par le discours qui se tient, souvent en décalage, entre le héros et sa grand-mère. Sont confrontées, dans le cadre de cette rencontre-découverte deux manières de penser et deux conceptions de l'histoire. Se retrouvent au centre de ce récit, trois générations de Palestiniens et plusieurs prismes oscillant entre précision réaliste et originalité fantastique.

L'EXTRAIT 1

« Ne te méprends pas sur ma situation. Ça va. Ça va bien. La solitude m'est douce. Le temps a épaissi, est devenu tactile et sonore, a pris la forme d'une grosse couette dans laquelle je m'enroule. Parfois, je peux même le goûter. Ça a un goût de fontaines, le temps. C'est vrai que je perds la notion des semaines et des mois. En contrepartie, les journées s'incarnent chacune dans leur singularité, deviennent des compagnonnes de route. En bas de la colline, le village est arrêté. Nous ne sommes pas bien reliés au reste du pays par les routes : c'est un long et cahoteux trajet

en voiture, à travers les montagnes, pour parvenir à Jabalayn. Tous les jours, Nawal vient m'annoncer que les colons encerclent la ville au loin avec leurs jeeps. Des vautours prêts à descendre sur nous.

Je m'assieds sur la terrasse, chaque jour, et je regarde ce pays en déflagration; l'horizon est vaporeux, comme un songe dont je peine à m'extraire. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Il est bon de vivre dans cette demi-lumière. »

Le Palais des deux collines, Karim Kattan, Les Editions Elyzaq, Page 33

LE CADRE TEMPOREL :

Cet extrait du roman instaure un cadre temporel particulier, à la fois évasif et quasi tangible. Pour représenter la temporalité dans laquelle s'inscrivent les faits qu'il rapporte, le narrateur utilise des métaphores. À travers ces images, il donne au temps une dimension étrange mais réconfortante. Il le décrit à travers des adjectifs comme « tactile », « sonore » et des verbes comme « a épaissi ». Le bien-être qu'il constitue est assimilé à une « grosse couette » et son goût est comparé à celui de l'eau d'une fontaine.

Le temps est décrit, ensuite, comme un compagnon de route, aux allures aussi multiples que les journées qui le composent. On sait que chacune d'elles est différente mais on apprend également qu'elles recèlent une forme de répétitivité telle une habitude réconfortante : « tous les jours », « chaque jour ».

LE CADRE SPATIAL :

De nombreux détails font référence au lieu décrit dans cette séquence. Il s'agit d'un village qui se trouve en bas d'une colline. En parlant de ce lieu, le narrateur utilise le pronom personne nous, en référence à la communauté qui l'habite et dont il se sent partie intégrante. Ces lieux sont isolés du reste du pays, faute d'infrastructure routière. Ce qui en fait un lieu suspendu, où tout s'est « arrêté » selon les propos du narrateur. Ce lieu se nomme Jabalayn, ce qui veut dire « les deux collines » en arabe littéraire. On y parvient via un chemin « à travers les montagnes », décrit comme « long et cahoteux ». La vue que le narrateur a sur ce lieu, à partir de

sa terrasse, ressemble à une vision onirique tant « l'horizon » qu'il en aperçoit est « vaporeux ». Cette indication sur le cadre spatial ne fait qu'accentuer la nature singulière de la perception du temps.

L'EXTRAIT 2

« J'ai atterri dans un pays d'Europe et je ne suis plus jamais rentré. Il n'y avait pas grand-chose à faire ici. Ils étaient morts. J'étais l'heureux et unique héritier de tous les biens de mes oncles et tantes. Des terrains partout en Palestine, que j'ai rapidement fait vendre. Pour le palais, j'ai embauché l'avocat d'un village du coin, qui s'occupait chaque année de m'appeler pour me dire que, c'est bon, Monsieur Faysal, personne ne squatte le palais, je vous souhaite une belle année. [...] Mais qui serait assez fou pour venir squatter à Jabalayn, je te le demande.

Avec l'argent des terrains (mais qui sont ces gens assez cons pour acheter en Cisjordanie ? Les pauvres, j'ai presque l'impression de les avoir arnaqués : les forces armées ont tout pris depuis), j'ai vécu bien confortablement dans ton pays. [...] Mais je suis allé trop loin, attends, je dois revenir. Où en étais-je ? Oui, mon arrivée ici. Quand je suis entré au village, il n'avait pas changé d'un iota, comme si le temps s'était suspendu. Le flux s'était arrêté, les fleuves immobilisés, les fleurs stupéfiées, l'air lui-même figé en un instant éternel. Les pierres massives des maisons chatoyaient de blanc au soleil d'hiver. Les murs mêmes lézardés, étaient transis, piégés dans un printemps que je n'avais jamais connu, dans des saisons énigmatiques. Alors que nous longions le domaine de Joséphine, désormais un désert, j'ai demandé au taxi de s'arrêter. « Tu vas à la maison hantée là-haut ? » s'est enquis le chauffeur qui ressemblait vaguement à un Jihad édenti. Je lui ai répondu, oui, c'est la maison de ma famille. Surpris, il a murmuré « Dieu nous préserve » en se signant. J'ai tiré de ma sacoche le faire-part : m'étais-je trompé de date, de lieu ? Avais-je rêvé Rita ? Mais c'était bien écrit là, sous mes yeux, la veillée pour tante Rita ce dimanche. »

Le Palais des deux collines, Karim Kattan, Les Editions Elyzad, Pages 80 à 84.

LE CADRE SPATIAL :

De nombreux détails font référence au lieu décrit dans cette séquence. Il s'agit d'un village qui se trouve en bas d'une colline. En parlant de ce lieu, le narrateur utilise le pronom personne nous, en référence à la communauté qui l'habite et dont il se sent partie intégrante. Ces lieux sont isolés du

reste du pays, faute d'infrastructure routière. Ce qui en fait un lieu suspendu, où tout s'est « arrêté » selon les propos du narrateur. Ce lieu se nomme Jabalayn, ce qui veut dire « les deux collines » en arabe littéraire. On y parvient via un chemin « à travers les montagnes », décrit comme « long et cahoteux ». La vue que le narrateur a sur ce lieu, à partir de sa terrasse, ressemble à une vision onirique tant « l'horizon » qu'il en aperçoit est « vaporeux ». Cette indication sur le cadre spatial ne fait qu'accentuer la nature singulière de la perception du temps.

LE NARRATEUR :

Dans cet extrait, nous sommes en présence d'un narrateur qui relate des faits passés. On y retrouve le pronom personnel « je » et l'on apprend à travers les échanges qui sont rapportés qu'il s'appelle Faysal. Celui-ci raconte un pan de sa vie à une personne dont l'identité n'est pas explicite, mais dont on connaît l'origine européenne. À travers ce qui est raconté, l'on apprend que Faysal est Palestinien et qu'il est parti vivre en Europe. Il a laissé derrière lui un patrimoine familial et une histoire personnelle remplie de souvenirs. Sa vie loin de ses terres est une vie aisée, facilitée financièrement par l'argent qu'a rapporté son héritage. On constate toutefois, que malgré la mort de ses « oncles et tantes », la vente de ses terres et le voyage entrepris, la rupture avec son origine n'est pas définitive.

LE RÉCIT :

Le narrateur raconte son retour sur sa terre natale et aborde, dans ce cadre son départ par le passé. Des précisions sur les raisons de ce retour sont données à la fin de l'extrait. L'on apprend que celui-ci fait suite à un décès : celui de Rita, la tante du héros. En fait preuve un faire part que le narrateur a entre les mains et où est marquée la date de la veillée funéraire. C'est la raison pour laquelle Faysal revient sur des lieux décrits comme « hantés » qu'il aperçoit de loin et qui s'avèrent être sa propriété familiale. Ce lieu se situe dans un village que le narrateur retrouve avec émotion et étonnement. Dans ce cadre spatial, le temps semble s'être arrêté. Afin d'accentuer cet effet, le narrateur recourt à des vocables connotant l'immobilisme comme « suspendu », « arrêté », « immobilisés », « figé », « éternel ».

L'émission de TV5MONDE qui vous fait voyager en francophonie à travers le monde

▼ D'un pays à l'autre, **Ivan Kabacoff** part à la rencontre d'habitants qui ont fait le choix de la langue française.

Tous ont un point commun : mettre en lumière leur culture, leurs modes de vies, leurs engagements et le tout en français !

Détails et horaires sur : tv5monde.com/df



Regarder le monde avec attention



Retrouvez l'émission sur la plateforme



20
mars
2023

Journée internationale de la Francophonie

321 MILLIONS
DE FRANCOPHONES



DES MILLIARDS
DE CONTENUS CULTURELS

#Francophoniedelavenir
#Mon20mars
www.francophonie.org

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie



ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

CLE
INTERNATIONAL

ISSN : 0015-9395
ISBN : 978-2-09-035953-4

